

**Ces
militants,
qui sont-ils?**

DOSSIERS
"VIE OUVRIÈRE"

no **81**

DOSSIERS "VIE OUVRIÈRE" (autrefois "Prêtres et Laïcs")

AU SERVICE DES MILITANTS CHRÉTIENS DU MONDE OUVRIER

Comité de rédaction

Jacques Lemay, directeur
Hubert Coutu (J.O.C.), Jean Fortier (J.O.C.)
Lorenzo Lortie (M.T.C.), Claude Lefebvre (C.P.M.O.)
Collaborateurs: Auguste Luneau, Jean-Marc Lebeau
Rémi Parent, Martin Roberge
Paul-Emile Charland, secrétaire

Relations extérieures

Mlle Claudette Côté

Abonnement: \$5.00 pour un an, \$9.00 pour deux ans.

Abonnement de soutien: \$10.00 par année.

Adresse: 1201, rue Visitation, Montréal, Canada, H2L 3B5

Téléphone: (514) 524-1188

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement n° 0220

Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec

Imprimerie Notre-Dame, Richelieu

sommaire

Janvier 1974 — Vol. XXIV, No 1

PRÉSENTATION

- "Vie ouvrière": une fidélité qui refuse de céder
Le comité de rédaction 2

EDITORIAL

- Ces militants, qui sont-ils? *Paul-Emile Charland* 4

DOSSIER

- "Une conviction profonde qu'on peut faire avancer
des choses" *Table ronde, Québec* 7
- "Pour en arriver à se libérer" *Table ronde, St-Hyacinthe* 12
- "Un défi: amener les jeunes à s'engager"
Table ronde, Montréal 19
- Les points saillants de ces tables rondes *Lorenzo Lortie* 23
- L'engagement t'amène... *Yvon Lemay* 25
- Un militant québécois, ça ressemble au peuple québécois
Michel Chartrand 29
- Présence des femmes dans la lutte ouvrière *Reina Comte* 34
- La formation militante *Louis Favreau* 43
- Militantisme, efficacité et christianisme *Lorenzo Lortie* 48
- Sur la mission de l'Eglise en monde ouvrier
Jean-Paul St-Amand 53

COURRIER DES LECTEURS

- L'Eglise devant le mouvement ouvrier *Serge Gagnon* 57

RECENSIONS 58

DOSSIERS DE VIE OUVRIÈRE

- Liste des dossiers parus depuis 1967 60

Présentation

"Vie ouvrière"

Une fidélité qui refuse de céder

"On voudrait nous faire croire que le monde ouvrier n'existe plus chez nous; on prétend que les conditions de vie ont tellement changé qu'il est maintenant chose du passé que de parler de la vie ouvrière. Les travailleurs, comme on voudrait le faire croire, ont vu ces dernières années améliorer leurs conditions de vie à un point tel que les classes sociales ont maintenant disparu..."

Nous refusons d'entrer dans cette illusion, alimentée par ceux qui n'osent plus regarder la réalité. Depuis plus de 20 ans, la revue que vous tenez en mains a voulu être le reflet de la vie ouvrière. Avec plus ou moins de bonheur, avec plus ou moins de fidélité parfois, elle a toujours voulu réaliser le projet qui l'a fait naître: "étudier sous tous ses aspects le problème ouvrier" (janvier 1951, vol. 1, page 1). Si aujourd'hui elle change encore de nom¹, c'est pour renouveler sa fidélité première. "Vie ouvrière", c'est un nom qui engage.

"Vie ouvrière" ne veut en rien renier ses origines chrétiennes. Née de l'Action catholique ouvrière des années '50, qui fut une école de militants pour le monde ouvrier, la revue entend conserver cette préoccupation chrétienne qui est l'attention à la vie, et d'abord à celle des humbles et des petits². Le primat de la vie sur les jugements et sur les structures, sur les idéologies de toute sorte, c'est la règle évangélique qui peut maintenir dans la vérité les Eglises aussi bien que les sociétés

¹ La revue porta successivement les noms suivants: L'Action catholique ouvrière (1951-1957), Prêtre aujourd'hui (1958-1966), Prêtres et Laïcs (1967-1973): cf. "Vingt ans de fidélité au monde ouvrier", Prêtres et Laïcs 1971, p. 7.

² J. GRAND'MAISON, *L'actualité de l'Action catholique ouvrière*, P.L., oct. 1972.

et les associations. Le primat de la vie, car elles sont là pour les hommes qu'elles doivent servir.

Nous voulons laisser parler la vie, avec ses appels, ses espoirs, ses cris de révolte. Regarder et écouter la vie ouvrière s'exprimer dans les faits et les situations; discerner la vie de l'Esprit à travers les cris, les aspirations et la lente progression d'un peuple ouvrier en marche vers sa propre libération; donner la parole, soutenir, susciter et éclairer les témoins engagés dans les rudes combats pour la dignité de l'homme: tel est et tel sera — c'est notre intention profonde — notre contribution à l'avènement d'une société juste et fraternelle. "Pour qu'ils aient la Vie..."

"Vie ouvrière" continuera de publier chaque mois un "dossier"³ pour alimenter la prise de conscience d'un monde qui a soif d'Evangile et de libération.

Dossiers "Vie ouvrière": nous avons choisi ce nom à la suggestion réitérée de plusieurs lecteurs pour qui le monde ouvrier est devenu une priorité d'engagement. Le monde ouvrier, celui qui est organisé au sein de syndicats ou d'associations, mais aussi et surtout le monde ouvrier non-organisé, celui qui est livré à lui-même dans la lutte actuelle pour la survivance. Nous sommes conscients de l'ambiguïté entretenue autour du terme "monde ouvrier": pour nous il est clair et répond à une réalité vivante et quotidienne.

Ces dossiers veulent s'adresser d'abord aux militants du monde ouvrier, nourrir et susciter des engagements. Peut-être quelques-uns ont-ils déjà dépassé le niveau de nos interventions: à ceux-là nous voulons rappeler le respect de la vie ouvrière. Certains autres ont déjà pris leur distance vis-à-vis l'Eglise: nous inviterons ceux-là à mettre à jour leur dossier sur l'engagement des chrétiens dans le monde ouvrier.

En ouvrant une nouvelle étape dans la vie de la revue, le comité de rédaction est conscient de ses limites devant l'ampleur du projet. Il fait appel à tous ceux qui vivent les réalités de la vie ouvrière, à venir exprimer leurs inquiétudes et leurs espérances.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

³ On trouvera en page 60 la liste des dossiers publiés depuis 1967. Pour indiquer la continuité, le présent dossier porte le numéro 81.

Editorial

Ces militants, qui sont-ils ?

Etrange. Ils sont capables chaque jour de prendre sur leur temps de loisir pour distribuer des tracts, participer à des réunions, visiter quelqu'un, assurer des permanences, prendre la parole à une tribune, rédiger des comptes rendus... Tout ça anonymement et bénévolement. Ce sont les militants. Qu'est-ce qui les fait courir ainsi? D'où leur vient cette détermination, cette constance? Pourquoi font-ils partie de cette minorité toujours en première ligne? Pour quel combat? Ce dossier essaie de les saisir, de les comprendre. De les faire comprendre surtout.

Nous leur avons donné la parole: tables rondes, entrevues, biographies. Mieux qu'une théorie sur l'engagement, ces réflexions personnelles nous font pénétrer au cœur du dynamisme qui anime les militants, ceux du monde ouvrier.

Absolu, passionné, tel apparaît souvent le militant. Eternel empêché de tourner en rond, obsédé par un appel, hanté par "les problèmes", dévoré par le service des autres, convaincu qu'il est là où il est pour changer le cours des choses, le militant est un rebelle au temps comme-il-va. L'inquiétude l'habite. Quand un peu partout s'affiche le contentement de soi, la satisfaction, lui il décèle la faille, la cassure, la tache d'ombre, l'injustice voilée ou tellement voyante qu'on s'y est habitué au point de la nier. Au pays des tranquillisés et des sécurisés, le militant est une conscience qui ressent jusqu'à la souffrance que le monde ne va pas.

On devient rarement militant par conviction politique, idéologique ou religieuse. Les convictions viennent après pour éclairer, orienter, affermir. C'est l'expérience de vie le plus souvent qui est déterminante: une jeunesse vécue dans la pauvreté, l'humiliation, les renoncements provoqués par l'inégalité des chances, un vide à l'âme... Ce sont ces cicatrices, jamais tout à fait refermées, qui expliquent le militantisme. Celui, notamment, des militants syndicalistes.

Blessés par la vie, ils auraient pu passer leur existence à chercher une revanche dans une réussite individuelle. Beaucoup l'auraient cherchée. Pourquoi pas eux? Précisément, c'est là où le militant diffère de

la majorité des autres hommes. Il se refuse à être un acteur isolé. Il identifie son destin à celui du groupe dont l'humiliation, la souffrance sont aussi les siennes; il ne pourra naître à l'espérance qu'il porte en lui que si les autres y naissent avec lui dans une avancée commune. Il y a du prophète en cet homme. Un homme qui en même temps sait qu'il ne serait rien sans la masse de ceux qui dans un même mouvement se reconnaissent en lui et le portent comme l'eau porte le bateau.

Le militant, c'est quelqu'un qui a épousé un secteur de l'existence des hommes qu'il connaît concrètement et qui lui tient particulièrement à cœur: travail, famille, quartier, politique... Un jour, ayant découvert une injustice ou une carence dues à l'indifférence ou à la passivité des uns et des autres, il a décidé d'engager sa vie pour changer ce qui doit être changé.

UNE SOLIDARITÉ HUMAINE

Les militants sont une famille aux multiples visages. Les uns croient au ciel et les autres n'y croient pas. Ceux-ci prennent telle route, ceux-là telle autre, parfois aux antipodes. Entre eux, quelquefois, ils se déchirent avec des délices de frères ennemis. Mais, dépouillés de leurs étiquettes, de leurs uniformes, de leurs drapeaux, de leur jargons, on leur trouve de singuliers points communs: la passion, le désintéressement, l'utopie créatrice et tous, à un moment donné, ont eu "mal à l'autre". Comme le poète mexicain: "Un homme meurt en moi toutes les fois qu'un homme meurt quelque part, assassiné par la haine et la hâte d'autres hommes". Alors, ils se sont levés du milieu des assis en entraînant d'autres avec eux pour dire non. Pas seulement en mots mais en actes véritables. Ces militants-là sont plus nombreux qu'on ne croit.

UN HOMME D'ACTION

Dans l'action, le militant se présente comme un éducateur: il veut agir "avec" et non pas "pour". Il veut éveiller, aider, encourager, faire prendre des responsabilités. Le militant se méfie toujours des programmes déterminés d'avance et d'en haut. Ce qui lui importe, c'est que les gens prennent conscience, décident de faire quelque chose, s'accrochent et, par là, acquièrent de l'étoffe.

Toujours aux prises avec des situations concrètes, le militant est un homme d'action. Il est déterminé à imposer effectivement un autre parcours à la société qu'il vit. D'où sa méfiance vis-à-vis des intellec-

tuels qui disent et ne font pas. Lui, c'est dans l'action qu'il s'est forgé des idées sur l'époque, qu'il a acquis sa culture. Une culture souvent étonnante qui ne fait pas de complexe d'infériorité vis-à-vis des "penseurs".

Parce que c'est un homme d'action, il attache beaucoup d'importance à l'immédiat, à ce qui, ici et maintenant, peut être transformé. Il ne dédaigne pas forcément les débats d'idées dans lesquels les participants se forgent progressivement une conception de la société qu'ils voudraient voir réaliser, mais il croit qu'on ne peut pas attendre un monde parfait d'un hypothétique changement de régime. Il sait que sous n'importe quel régime, on aura besoin de militants qui imaginent et forcent les choses.

DES HOMMES DE L'ESPRIT

Les militants sont les maîtres d'œuvre d'une société vivante. Une société complètement prise en charge par des techniciens, des experts, des spécialistes, des fonctionnaires, serait une société morte. Les militants sont les témoins d'un monde qui veut se prendre en main lui-même. Ils sont la mesure de l'intensité d'âme d'une société, de sa densité de vie intérieure, de sa volonté créatrice, de la richesse de sa culture. Ils sont le "supplément d'âme" d'une époque qui, au nom de la rationalité, tend à les éliminer. C'est à cause d'eux et par eux que l'existence a un sens et la société une signification pour l'homme. C'est grâce à eux et par eux que l'impensable devient pensable et l'impossible devient possible. Quand on aime les hommes, on ne peut pas ne pas être militant!

Les premiers militants furent peut-être bien les prophètes des temps bibliques, ces hommes désignés et inspirés par Dieu pour conduire le peuple d'Israël. Depuis, l'histoire de l'humanité n'a jamais cessé de connaître de ces "fous" toujours prêts à dire non pour témoigner de la puissance de l'esprit. Si les congés payés pour tous et tant d'autres conquêtes ouvrières apparaissent comme allant de soi, si des privilèges exorbitants cèdent, si des lois empêchent des hommes d'être tout à fait des loups pour d'autres, si la lettre finit toujours par céder quelque peu devant l'esprit, si l'amour ne déserte jamais tout à fait... c'est parce que, un peu partout et à toutes les époques, inlassablement et obstinément, des militants se lèvent en disant non. Non à la fatalité, à la misère, à la haine, au mal, à l'égoïsme, à la bêtise, et à l'humiliation. L'esclave, lui, dit toujours oui.

PAUL-EMILE CHARLAND

*Une conviction profonde
qu'on peut
faire avancer des choses*

Table-ronde à Québec

Cette table-ronde réunissait quatre engagés:

- W. engagé au Comité des Citoyens de St-Sauveur, depuis six ans.
- X. engagé à la mise sur pied de Coopérative funéraire, depuis deux ans et, vice-président de son syndicat local.
- Y. président de syndicat depuis 18 ans.
- Z. engagée comme avocat populaire depuis deux ans.

1 — Qu'est-ce qui vous a amenés à vous engager?

- W. J'ai eu toutes sortes de difficultés dans la vie, j'ai subi des injustices. Lorsqu'il y a six ans on m'a parlé du Comité de Citoyens comme d'une entraide et un moyen de lutter contre l'injustice, je me suis embarqué.
- X. Mon engagement actuel, c'est dans la suite d'autres engagements surtout au niveau des écoles. Ces engagements étaient venus à cause des enfants que j'avais à l'école, on pensait plus à eux... Aujourd'hui, on se pose le problème de l'influence des comités de parents...
- Y. Le secteur boulangerie-pâtisserie était minable au point de vue conditions de travail. Même aujourd'hui, il reste beau-

coup à faire. Pour moi, il s'est agi d'essayer d'améliorer ces conditions-là et le syndicat était le seul moyen. Alors, on l'a formé et j'y suis encore après 18 ans.

Aujourd'hui, l'entreprise a été achetée par un groupe financier. Ça amène d'autres problèmes: ce n'est plus un petit employeur auquel on a à faire face; c'est à une puissance.

De toute façon, je ne me vois pas ne rien faire pour les gens autour. Ma femme aussi est engagée parce qu'on ne conçoit pas de se renfermer sur nous-mêmes. C'est une question de responsabilité et d'équilibre.

- Z. J'ai d'abord eu des engagements au niveau scolaire et dans d'autres mouvements du temps. Ces mouvements-là m'ont amenée à me poser des questions sur ceux qu'on appelle les marginaux, les gens un peu à part.

J'ai eu des difficultés familiales et j'ai travaillé comme surnuméraire à l'Aide sociale. Alors, j'ai pris vraiment conscience des problèmes qu'il y avait au niveau des assistés: l'espèce d'ostracisme dans lequel ils sont tenus; la dévalorisation de l'individu, etc. J'ai moi-même vécu d'aide sociale durant un an. Tout cela m'a amené à rejoindre un groupe déjà formé où j'ai commencé à aller donner une journée par semaine et où je suis permanente aujourd'hui.

2 — Pourquoi continuez-vous à être engagés après ces années? pourquoi tenez-vous?

- Z. Plus on est engagé, plus on se rend compte des situations, plus on découvre les difficultés énormes auxquelles les gens font face. Et devant cela, je n'ai pas le droit de démissionner.

- W. Plus je vois d'injustices, plus ça me dit de travailler... plus je me darde à travailler. Les derniers temps, c'est à cinq soirs par semaine...

Devant les injustices dans le monde, c'est un devoir d'aider ceux qui les subissent.

Peut-être que j'ai pris ça à cœur parce que j'en ai connu pas mal d'injustices moi-même.

Y. J'ai été 18 ans président de mon syndicat, toujours réélu sans opposition. C'est loin d'être sain une situation comme ça. Mais à travers des déceptions, c'est parce que j'y crois au syndicat comme le meilleur instrument des travailleurs, que je continuais. Il y avait aussi toujours une poignée de gars qui y croyaient et voulaient s'y donner.

Dès mon jeune âge, j'ai eu une vie plus aisée. Mais n'ayant pas toujours eu les choses faciles, c'est peut-être moins difficile d'accepter les difficultés qui arrivent et de continuer.

X. C'est une question de conviction au départ... de savoir le but qu'on veut rejoindre...

Je pense que ce n'est pas une question de juste voir à nos besoins... Souvent, ce n'est pas le cas. C'est d'avoir une conviction profonde qu'on peut faire avancer les choses, même si des fois on a l'impression de donner des coups d'épée dans l'eau.

3 — L'organisation où vous êtes engagés est-elle aussi le soutien de votre engagement?

Z. C'est elle qui m'a lancée dans ce que je fais. En fait, il y a un travail d'équipe qui stimule. L'atmosphère qui règne au Comité de Citoyens est un vrai stimulant à continuer. Le fait aussi que les services que nous rendons sont très utilisés nous donne la conviction qu'il faut continuer.

Y. J'ai trouvé à la Fédé du Commerce et au Conseil central l'information, l'éducation nécessaire pour me permettre d'être efficace. C'est plus là qu'à l'intérieur même de mon syndicat que j'ai senti un soutien.

W. C'est justement les besoins des gens qui motivent de continuer ce qu'on fait.

Z. On ne s'attend pas à la considération et à la reconnaissance; bien que cela aussi aide. Mais, ce sont les résultats positifs

qui encouragent. Par exemple, une chose qui nous paraissait impossible commence à se réaliser; ça c'est encourageant.

Il y a aussi le soutien matériel de groupes de l'extérieur qui, pour nous, donne aussi un sens à ce qu'on fait.

4 — Comment établissez-vous les priorités dans vos engagements?

- D'abord, il y a les situations du moment qui appellent à faire certains choix sur une base temporaire. Par exemple, j'ai mis un peu de côté les activités au plan d'école et du Comité de Citoyens durant la période des élections pour m'intéresser à la politique. C'est un secteur très important et il fallait faire ce choix.
- A cause de la situation des ouvriers où je travaille, mon choix a toujours été net. Bien sûr, la dimension politique aurait pu m'attirer; mais à la C.S.N. cette préoccupation existe et j'ai essayé de la développer à l'intérieur du syndicat où je suis. Cela ne m'empêche pas d'aller ailleurs, par exemple au Comité de Citoyens.
- Moi, je sens que je pourrais être à plusieurs endroits. Mais, il faut tenir compte de ma famille; il faut aussi donner un bon rendement où je suis. J'ai accepté d'aller au Conseil d'Administration des Centres Communautaires juridiques parce que je trouvais que ça était en continuité avec certains aspects de mon travail d'avocat populaire. Je remettrai peut-être cela en question parce que je me demande si ma participation à cela est vraiment valable pour les gens pour qui je travaille. C'est un peu la valeur de l'organisme en fonction du bien-être des gens qui détermine le choix.
- Moi, j'ai été à la St-Vincent de Paul pour aider aux autres. Mais je me suis aperçu que ce qu'on faisait à la St-Vincent de Paul ça pouvait régler les problèmes des gens. Le Comité de Citoyens m'a paru s'intéresser plus à régler les causes des problèmes et c'est cela qui m'a amené à m'y intéresser et à m'y engager.

5 — Le groupe soulève le peu de participation des moins de 30 ans aux organisations syndicales de quartier, etc. On leur pose alors la question : “Vos enfants les préparez-vous à s’engager?”

- Je crois que nos engagements ont un sens pour eux autres. Ils nous questionnent sur nos engagements et je pense que les réponses qu’on leur donne devraient les former à la responsabilité. Moi, j’essaie dans des petites affaires à essayer à les rendre débrouillards et capables de prendre des responsabilités à leur taille.
- Normalement, les enfants d’engagés devraient aboutir à prendre eux aussi des responsabilités. Mais, je ne suis pas sûr que l’école aide dans ce sens-là. On espère que de nous voir engagés pourra les éveiller à prendre eux-mêmes des responsabilités.
- Avec mon garçon de 18 ans, j’ai pu l’aider en ce sens. Je l’ai encouragé à aller comme moniteur à la colonie Plein-champ qui accueille des enfants d’assistés sociaux. Cela a fait une évolution chez lui ; il a pris conscience de la situation d’autres personnes. Je crois qu’il a mieux compris le sens de mon travail d’avocat populaire.
- J’ai un de mes garçons qui est engagé avec moi au Comité de Citoyens. De fait, mes enfants mariés ont tendance à s’occuper de divers groupements.

6 — Vous sentez-vous comme des chrétiens ordinaires ou marginaux ?

- D’une façon générale, on n’est pas tellement compris.
- Moi de toute façon je ne me pose pas cette question. J’ai toujours mieux aimé être de la minorité qui fait quelque chose, que de la majorité silencieuse qui ne fait rien.
- Moi, je participe au C.P.M.O.¹ Les prêtres me posent la question : “Est-ce que tu travailles là comme chrétienne ou citoyenne conscientisée”. Moi, comparée à eux je trouve que je fais un ministère bien valable, même si c’est pas un engagement formel.

¹ C.P.M.O. — Centre de Pastorale en Milieu Ouvrier.

Pour en arriver à se libérer

Table-ronde à St-Hyacinthe

- A. prêtre en animation pastorale auprès des plus défavorisés.
- B. travaille dans un hôpital, secrétaire syndical, délégué à l'A.C.E.F.
- C. travaille chez Volcano, vice-président du syndicat.
- D. mécanicien de machines fixes dans institution religieuse, président de syndicat.
- E. métallurgiste, président de syndicat, comité d'école et conseil d'administration du C.H.
- F. permanent M.T.C., caisse d'économie des travailleurs unis du Québec, A.C.E.F.
- G. mère de famille, travaille à la base avec des femmes du quartier.
- H. secrétaire de l'Association de parents d'enfants inadaptés, déléguée au Conseil de développement social et de là, déléguée à l'A.C.E.F.
- I. permanent au Conseil Central de la C.S.N.

1 — Qu'est-ce qui vous a amenés à vous engager?

- Moi, ç'a commencé à l'école de métiers spécialisés où il y a eu un début d'organisation syndicale. Puis, j'ai été amené à participer à la J.O.C. où j'ai reçu une formation et le sens de l'engagement. Je voyais des situations qui me fâchaient et je m'embarquais de plus en plus.
- Je suis responsable syndical depuis 1966. Je me suis toujours intéressé à ce qui se passait au syndicat; je ne manquais pas une réunion et, graduellement, j'ai été amené à prendre des responsabilités.

- Ce qui m'a fait embarquer dans l'action syndicale, c'est que j'étais très agressif et je trouvais qu'il y avait bien de l'abus vis-à-vis les ouvriers de mon secteur de travail (Institutions religieuses). Je me disais: ce sont pourtant les gens qui devraient le plus donner des salaires justes, respecter les gens. C'est ça qui m'a fait m'engager.
- Moi aussi j'ai fait de la J.O.C. et cela m'a déjà donné une formation et une préoccupation. Après mon mariage, à part une participation à l'O.T.J., j'étais peu actif. Puis la compagnie où je travaille a été vendue. Les nouveaux patrons voulaient nous exploiter et ça m'a réellement révolté; alors j'ai décidé de fonder le syndicat là-dedans pour arriver à se défendre. Par exemple, il y a des gars avec plusieurs années de service qui étaient mis-à-pied simplement parce parce qu'ils n'étaient pas de l'avis du patron.

En travaillant dans le syndicalisme, on s'aperçoit aussi que le patron n'est pas la seule cause des problèmes ouvriers. Cela m'a amené à m'engager aussi politiquement.

J'ai des engagements au niveau scolaire et au niveau de l'hôpital. Il s'agit de travailler pour améliorer le sort de tout le monde. Par exemple, il y a les défavorisés. Les lois injustes, mal faites, mal appliquées, ça pèse encore plus sur ces personnes que chez les travailleurs ordinaires. C'est illimité ce qu'il y a à faire... j'essaie d'en faire un peu.

- Moi aussi, j'ai été à la J.O.C. J'y ai découvert que les problèmes étaient collectifs et qu'en se regroupant ensemble, on arrivait à de meilleures solutions. C'est à cause de cela que je suis à l'A.C.E.F. parce que la consommation, ça peut pas se régler par une action individuelle; il faut se placer ensemble. Si je suis engagé où je suis c'est parce que je pense que ce sont des moyens importants pour l'ensemble des travailleurs, pour en arriver à se libérer.
- Moi aussi, ça remonte à la J.O.C. où j'ai pu voir comment des situations de vie pouvaient bouleverser des gens et aussi comment en agissant ensemble on pouvait s'en sortir. Ça été au départ une prise de responsabilité de problèmes très mineurs puis cela s'est approfondi avec les années. Aujourd'hui, j'ai choisi d'être engagée à la base; parce que

je crois qu'il faut s'occuper de ceux qui ne sont pas engagés et les amener à prendre certaines responsabilités. C'est ainsi qu'on grandit le nombre des engagés.

- Moi aussi, j'ai fait de la J.O.C. Après le mariage, je restais à la maison. Un soir, alors j'avais déjà quatre enfants, une femme m'a convoquée à une rencontre... Je me suis lancée un peu sur une action.

Après cela, on m'a invitée à une rencontre sur les aide-familiales. J'y suis allée parce que je trouvais que les femmes de travailleurs étaient les plus mal prises pour assurer la garde des enfants si elles allaient à l'hôpital ou durant la convalescence à la maison.

Comme j'ai un enfant handicapé, et qu'il n'y avait rien d'organisé, j'ai participé à l'organisation de l'Association de parents d'enfants inadaptés.

Puis en 1970, avec les événements d'octobre, je me suis retrouvée avec une petite "gang" pour réfléchir et de là je me suis engagée au Conseil de Développement Social.

2 — Comment faites-vous vos choix d'engagements?

- D'abord, je tiens compte de mes possibilités; il faut quand même être efficace.

D'autre part, c'est un peu les situations qui amènent à établir des priorités. Par exemple, pendant la campagne électorale, j'ai négligé un peu les autres responsabilités pour m'engager plus dans la politique parce que j'ai vu cela comme prioritaire.

- Je trouve qu'il faut se limiter pour être efficace. Il me semble bon de faire comme certains ont dit: de s'engager et d'amener des gens à prendre tranquillement en mains une organisation. A ce moment-là on peut aller ailleurs.
- Le manque de militants fait qu'on s'engage sur plusieurs terrains à la fois. En fait, c'est parce que tout se tient.

Bien sûr, s'il y avait plus d'engagés, cela permettrait une efficacité plus grande de chaque groupe.

- Moi, dès que je sens que dans un comité où je suis, il y a quelqu'un qui est prêt à faire la "job" que je fais; moi je m'en vais. Parce que je sens qu'il y a beaucoup à faire et je pense qu'il faut se préoccuper de faire que d'autres prennent des responsabilités.

Mes critères sont que ça défende les intérêts du monde ouvrier et qu'il y ait moyen de changer quelque chose en profondeur.

Par exemple, je ne crois pas que l'engagement dans les Comités d'école est valable. On ne peut pas y défendre les intérêts du monde ouvrier parce qu'on est noyé par un paquet de notables.

Par contre, les élections m'ont amené à donner priorité à l'aspect politique, parce que c'est une question de changement profond.

- Cette question des priorités à établir dans les choix d'engagement m'interroge beaucoup. C'est la question d'efficacité qui me paraît importante; et elle est en danger si on a trop d'engagements à la fois.

3 — Quelles difficultés rencontrez-vous dans vos engagements?

- Cela pose d'abord la question de la participation. Par exemple, je travaille avec les assistés sociaux. Si on veut faire un travail de promotion et de valorisation; il faut être avec eux et ajustés à eux.

Si cela est une difficulté, c'est aussi un défi: celui de développer en eux l'espérance, celle qu'ils peuvent faire quelque chose pour changer des situations. L'espoir va arriver chez les gens quand ils auront fait un tout petit bout de chemin.

C'est une difficulté d'accepter les lenteurs, de cheminer à la vitesse des gens. On est bien trop pressé des fois.

- Un autre défi, c'est de faire que l'organisation suscite un intérêt constant chez ceux, pas nombreux, qui déjà participent. Des fois, on les écœure au lieu de répondre à leurs attentes.
- D'ailleurs, quand on parle de participation, ce n'est pas juste une question de nombre de personnes.
Par exemple, dans une assemblée syndicale de 200 à 300 personnes les gens sont plus passifs. Un petit syndicat qui réunit quinze personnes peut faire des rencontres bien plus intéressantes, où les gens échangent entre eux.
- Une difficulté que je rencontre, par exemple, à l'Association de Parents d'enfants handicapés, c'est quand j'essaie de leur faire prendre conscience que leurs problèmes ont une ampleur politique. Mais, ils sont pris par des niaiseries des fois. J'aurais le goût de leur dire: "Réveillez-vous! Le vrai problème, ce n'est pas ça; vous perdez du temps". Mais, il faut prendre le temps. Mais ça m'énerve.

Au C.D.S., c'est presque le contraire. Quand on est sur le plan politique, je suis à l'aise. Mais là je rencontre aussi des gens qui veulent charrier et là je les retiens.

- Un problème que j'ai senti, c'est le problème de la lutte des classes. J'étais aux Unions de Famille durant cinq ans. Quand on parlait des problèmes sociaux, on n'était pas sur la même longueur d'ondes. Des gens qui ont tout, qui ne partagent pas la condition ouvrière; ces gens ne peuvent pas nous comprendre. J'ai dû laisser à cause de cela.
- Les difficultés qui viennent des structures où on s'attendait à trouver les appuis et qui n'en font rien.
- Ce que je trouve difficile comme responsable syndicale, c'est les conflits et incompréhensions entre ouvriers. Cela est un problème, quand tu t'attendrais à de la solidarité.

4 — Qu'est-ce qui vous aide à rester engagés?

- En fait, il y a un choix premier qui nous reste et qui nous maintient.

- Moi, ce qui m'a tenu au syndicalisme, c'est que j'y ai reçu et j'y reçois encore une formation.
- Pour moi, c'est vrai aussi. Je reçois une formation continue et c'est ça qui me tient. Ça conditionne notre vie pour une bonne secousse après.
- Ce qui m'aide, c'est quand je découvre une solution à quelque chose; là ça me fait donner meilleur rendement. Aussi quand je vois des gens autour qui continuent même dans des difficultés, ça, pour moi, c'est un stimulant. Ce qui m'aide beaucoup aussi c'est un groupe (M.T.C.) avec lequel je me réunis et où on partage ce qu'on vit dans chacun de nos engagements. On évalue le sens de ce qu'on fait, ou on s'aide à voir les difficultés, à évaluer les projets où on est. Et cela m'aide à donner plus...
- Moi, j'ai un mari qui comprend mes engagements. Il y a aussi ma "gang" de M.T.C. Sans eux autres, des fois, j'aurais lâché, parce que je ne voyais pas où pouvait déboucher ce que je faisais.
- Les situations auxquelles les gens sont affrontés sont à la fois un stimulant et des fois une occasion de découragement. Mais tu sens que si tu lâches, ça va être encore pire. A cause de cela, ça me paraît extrêmement important de ne pas être tout seul. Pour moi, il y a les gens du quartier que je regroupe qui me tiennent à cause de leurs besoins. Mais par ailleurs, il y a l'équipe de M.T.C. où on revise notre engagement en tant que chrétien. Puis aussi, les rencontres avec les autres animateurs sociaux qui œuvrent dans le même sens.
- Ce qui me tient c'est aussi mon espérance comme chrétien. J'ai l'impression que je construis le Royaume. Moi, je crois à ça bien dur.
- Ce qui m'encourage, c'est de voir l'évolution des gars. Par exemple, chez nous, il y a trois gars de la base qui ont accepté des responsabilités récemment au niveau de la Caisse d'Economie et du Comité de sécurité. Ce sont des gens qui ont évolué comme ça, qui nous encouragent, qui nous disent que ce qu'on a fait, ce n'est pas en vain. Il y

a toujours des retombées... il y a des gestes qu'on pose et dont on dit que ça donne rien, qu'on a perdu notre temps; puis un moment donné on voit des résultats.

Et même si on voit pas les résultats, c'est vrai qu'on bâtit quelque chose de durable, que Lui a appelé le Royaume. Le M.T.C. m'aide à trouver dans ma vie chrétienne une autre force d'engagement. Ça met de la lumière, là où des fois il y a pas mal de brume.

- Ce qui frappe aussi, c'est de nous voir ensemble ici. On est ici et quand on met ensemble bout à bout nos engagements et ceux des gens avec lesquels on est, pour moi, c'est un stimulant. On se trouve pas nombreux; mais quand on s'y arrête, on voit qu'en raboutant tout cela, on peut espérer et continuer à travailler.
-

A vous de jouer

La revue a tenu compte de vos suggestions et s'est renouvelée. C'est un risque, et nous l'avons assumé. Pour survivre et maintenir le prix de l'abonnement au minimum, il faut augmenter le nombre d'abonnés. A vous de jouer.

Je désire un abonnement

Nom:

Adresse:

.....

Dossiers "Vie ouvrière"
1201, rue Visitation
Montréal H2L 3B5

Un an: \$5.00
Abonnement de soutien: \$10.00
Deux ans: \$9.00

Un défi: amener les jeunes à s'engager

Table-ronde à Montréal

L. 23 ans, travaille en usine, responsable syndical.

M. forgeron, milite au conseil d'administration de Clinique populaire.

N. postier, milite dans son syndicat, dans un parti politique et dans une Clinique populaire.

1 — Peut-on s'expliquer pourquoi très peu de jeunes (18-30 ans) sont engagés?

L. J'ai participé à un Congrès des O.U.T.A.¹; sur 130 délégués, nous étions 5 ou 6 jeunes.

M. Dans les groupes populaires, il y en a très peu. Par contre, je trouve que, dans notre coin, on est favorisé et que les jeunes participent pas mal.

L. Ce qu'il faut dire, c'est que le jeune se sent moins concerné par les organismes de quartier, tels que le Comité de logement ou la Coop d'alimentation.

L'école prépare peu les jeunes à prendre des responsabilités sur le plan social. J'ai l'impression qu'on en sort assez abruti et en réaction; vraiment pas prêt à s'engager. En fait, l'école nous habitue à la passivité; on n'y est jamais vraiment consulté.

La stabilité de l'engagement des jeunes est fragile parce que leur vision est souvent limitée au seul engagement

¹ Ouvriers unis des textiles d'Amérique.

qu'ils ont. Alors, au premier coup dur, il ne leur reste plus rien.

J'ai été engagé sur le quartier pendant un temps et après des expériences de projets Perspectives-Jeunesse, je ne voulais plus rien savoir. On brassait juste des idées. Arrivé à l'usine, par un autre gars, je me suis intéressé au syndicat. Là, c'était du concret.

- M. Ce qui rend difficile l'engagement des jeunes, par exemple dans les groupes populaires, c'est qu'ils ne sont pas tellement acceptés par des gens qui ont plus d'expérience de vie. On dit toujours au jeune: "attends d'en connaître plus". Au niveau syndical, c'est pas mal la même chose. On ne peut pas alors les blâmer de ne pas être engagés.

- L. Le défi, c'est d'amener les jeunes à s'engager. Chez nous, on l'a relevé et ce sont les jeunes qui donnent le pas. Bien sûr, ils ne se contentent pas de syndicalisme d'affaires.

Les jeunes ne vivent pas les problèmes de logement ou de consommation de la même manière que les adultes. Pour moi, ça explique qu'on les trouve moins engagés dans les organismes de quartier.

- N. Un système est organisé pour donner l'impression aux jeunes que tout va assez bien. Le défi est de faire qu'un jeune, un moment, puisse militer avec d'autres ouvriers, parce que c'est dans l'action ouvrière qu'on découvre les failles du système. On s'aperçoit qu'on se bute toujours à un mur, puis cela ça réveille pas mal.

2 — Etre militant, ça veut dire quoi pour vous autres?

- L. L'engagement syndical, c'est difficile. Dans les groupes populaires, ce sont des gens qui ont la même idéologie qui se rassemblent; ils ont des points communs qu'ils se reconnaissent.

Au syndicat, cela n'est pas le cas. L'objectif à court terme, c'est d'essayer de faire une sorte de groupe populaire avec les gens de l'usine; arriver à identifier des intérêts com-

muns. C'est comme ça que nous avons réussi à avoir de 85% à 90% des gens à nos rencontres syndicales.

- N. Mon engagement syndical, ça vient de la conviction que, même avec des limites, ce qu'on obtient pour les ouvriers en salaire et conditions de travail, c'est déjà changer une situation d'exploitation qui, autrement, serait épouvantable.

Par contre, le syndicat n'est pas la fin du monde. Il y a une action valable à faire là-dedans. Je milite dans un groupe populaire et un parti politique, parce que, pour moi, tout cela se situe dans un effort collectif.

Si je donne plus d'importance à l'action syndicale, c'est parce que je suis là 8 heures par jour, cinq jours par semaine.

Mais, je pense que c'est presque une obligation qu'un gars, comme moi, qui milite au syndicat, se tienne bien au courant de ce qui se passe dans les organisations du quartier. Parce que le système qui influence le milieu de travail, c'est le même que celui qui crée les taudis, les défavorisés... C'est important que j'ouvre les gars du syndicat à cette réalité là; si je ne faisais pas cela, je serais borné.

- L. Si t'embarques dans un comité d'action populaire, dans un syndicat ou n'importe quoi et si tu n'es pas politisé, ce qui est émotif dans le besoin de faire quelque chose pour les autres ou encore la disparition du besoin, te font lâcher. Si tu n'as pas un projet plus large et que tu ne t'intéresses qu'à ta petite affaire, tu deviens fatigué de ton engagement et te demandes pourquoi finalement tu fais ce que tu fais. Par exemple, je sais que le système politique actuel, je veux le changer. Je sais aussi que le syndicat où je suis, c'est une chose qui peut le changer. Mais, je sais que ce n'est pas juste ça qui va le changer. C'est pour ça que je garde contact et que je participe aux groupes populaires du quartier.

- M. Quand on parle de changer le système, il faut se donner des objectifs à court terme pour fonctionner, autrement les gens se découragent.

3 — Un engagement n'a-t-il valeur que dans la mesure où il est politique?

L. Dans notre société, dès que tu fais un changement en faveur des ouvriers, c'est automatiquement politique parce que tu as un système qui est opposé catégoriquement à cela. Lorsque tu fais quelque chose pour la masse, c'est à l'encontre du capitalisme qui ne pense qu'en fonction d'une minorité qui doit dominer et dont on doit favoriser les intérêts.

M. Je milite pour le monde ouvrier et je sais que je dérange le système. En fait, il y a des gens qui militent, mais dès que ça dérange le système, ils se retirent.

Je sais que des meilleures conditions sociales, par exemple des revenus justes pour tout le monde, un jour ça va me déranger. Ça veut dire qu'une fois il faudra que j'accepte d'avoir moins pour que d'autres aient plus. Si je n'accepte pas ça on ne changera rien.

N. Moi, je suis tout à fait d'accord. L'affaire du Chili, pour moi, c'est important de faire comprendre aux ouvriers ce qui est en cause là-dedans. C'est une occasion de leur faire voir plus large, leur faire comprendre que tous les problèmes aboutissent à un côté politique.

L. Faire une action qui change le système, c'est ça être militant. Des fois, c'est placer le monde devant les contradictions du système. Par exemple, la Clinique Juridique mène une action contre l'Hydro et le Gaz Métropolitain qui ferment le courant et le gaz à ceux qui ne peuvent pas payer. A la rencontre d'hier, ils ont expliqué qu'ils mènent leur action à partir des injonctions prises contre les syndicats de l'Hydro et des hôpitaux sous prétexte qu'il fallait assurer les services essentiels.

4 — Jusqu'à quand allez-vous militer?

N. Je pense que c'est une continuité, on n'en verra pas le bout. C'est jusqu'à la fin qu'il faut aller en sachant que tout ne

sera pas changé. Mais on sent qu'il y a des choses et des personnes qui se bâtissent.

M. Moi, je continue. Ça ne veut pas dire que je militerai dans la même organisation tout le temps. Quand je verrai que là où je suis ça ne débouche pas, j'irai là où je crois que l'action est plus valable pour des changements de fond.

Résumé

LES POINTS SAILLANTS DE CES TABLES-RONDES

1 — Ce sont les situations qui suscitent le militantisme.

Vivre une situation d'injustice, découvrir dans le quotidien du travail l'exploitation dont on est l'objet, percevoir dans l'action le mur qui s'oppose à la promotion ouvrière; voilà en somme la vraie école des militants, la rampe de lancement de l'action ouvrière.

C'est une intuition qu'on pouvait avoir; mais ces témoignages la concrétisent bien. Personne ici n'est venu à militer par des études, des cours ou des "pep talks".

2 — C'est dans l'action ouvrière que le militantisme prend les racines fortes.

Les militants interrogés nous disent que c'est au cœur de la lutte ouvrière qu'ils ont donné à leur engagement des motivations de plus en plus solides. C'est là qu'ils ont découvert les mécanismes sociaux auxquels ils faisaient face.

D'ailleurs, chacun est parti d'un militantisme plus restreint à un aspect, pour en arriver à une vision plus large des situations et de leurs causes.

3 — Le militantisme vrai ne se cantonne pas à un aspect de la réalité ouvrière.

Expliquer la présence des mêmes militants dans plusieurs organismes par la seule non-participation paraît ici contraire à la réalité.

En fait ces militants ont la conviction qu'ils doivent être engagés sur plus d'un terrain pour être plus efficaces sur le terrain auquel ils accordent une priorité. Cela est exprimé d'abord par les faits; mais ajoutons la principale raison: un seul terrain d'engagement ne suffit pas à percevoir la réalité ouvrière et le développement de l'action ouvrière.

4 — Les militants sont soutenus par les organisations où ils sont engagés.

Ils le sont de deux façons:

- a) l'action ouvrière fait découvrir d'autres réalités et cela stimule le militantisme;
- b) les organisations ont des structures de soutien, d'éducation et de formation qui permettent aux militants de continuer, de développer sans cesse une meilleure intervention.

Par ailleurs, certains militants trouvent un complément de soutien et de stimulant à l'engagement dans leur participation à d'autres organisations, dans leur famille, au M.T.C., etc.

5 — La politisation

Ce qui retient aussi l'attention, c'est que les gens interrogés ont des objectifs qui débordent ceux des organisations au sein desquelles ils militent.

C'est un changement de la société qui est visé avec la conscience que leur action n'est qu'un élément en ce sens. Pourtant, ils croient vraiment que leur action opère aujourd'hui ce changement.

L'engagement t'amène...

L'engagement, c'est vivre au "boute" le plus tout-le-temps possible, fidèle à ses découvertes. L'engagement c'est: se brancher.

Yvon LEMAY

Au début, tu te branches à des petites affaires, plus ou moins consciemment. Des petites affaires qui malgré tout, dans ta courte vie d'homme, ont une grande importance.

A seize ans, lorsque je droppai de l'école, lorsque je laissai le cours classique où l'on m'avait fourré avec des fils de professionnels, je choisisais d'être comme mon père: un simple journalier. Je refusais de gober leurs principes d'élitisme. Mon père s'était toujours fait avoir par ces élites: boss, maires, avocats; je ne voulais pas de ça. Je ne voulais pas non plus de cette discipline tendant à former des hommes-robots en série, au service de principes décollés de la réalité que je connaissais.

A seize ans, je faisais un choix lourd de sens, mais n'en connaissais pas bien les implications: il me faudrait y revenir. Le choix n'était pas définitif, bien qu'il m'engageait dans une voie; "drop-out" que j'étais, du temps où le mot n'existait pas!

... et t'amène...

C'était en 1963, j'avais toujours seize ans et travaillais en usine depuis quelques semaines après une longue et dure période de chômage.

- "J'vas-tu passer ma vie à passer d'une petite "job" à l'autre, du chômage au retour au travail, puis au re-chômage?"
- "Ma première job: \$28.32 clair pour 70 heures de travail par semaine. Est-ce que je suis condamné à passer ma vie dans des conditions semblables?"

Ces questions-là te passent par la tête mais t'essaies de les oublier, de ne pas y penser. Tu te dis qu'il n'y a pas grand'chose à faire jusqu'au jour où par chance (par bad luck, je croyais à ce moment-là) t'embarques dans un groupe qui organise des quilles et fait des réunions pour discuter de ce que les jeunes travailleurs (nous autres) font et vivent.

Je n'oublierai jamais ces équipes de quilles et ces réunions parce qu'en y prenant des petites responsabilités, en parlant aux rencontres et étant écouté par d'autres, je découvris que je valais plus que \$28.32 par semaine: c'est mon engagement avec ces équipes qui m'entraîne jusqu'à demander une augmentation au boss. Si je suis quelqu'un dans des réunions et aux quilles, je suis quelqu'un aussi sur la job.

Il n'y eut qu'un pas à faire pour me rendre compte que les autres aussi étaient des quelqu'uns et pour que je raconte aux autres travailleurs de l'usine que j'avais eu une augmentation (malgré l'interdiction formelle du boss de le faire). La gang de la "shop" eut aussi son augmentation de salaire, et moi mon 2% (renvoi).

Merci patron: vous m'avez aidé à voir ce que voulait dire répression. Je m'en souviendrai bien lorsque je verrai des policiers frapper les manifestants de la Presse et me courir après. Je m'en souviendrai bien aussi, quelques années plus tard, lorsque je verrai l'armée envahir le Québec pour protéger votre usine, vos bureaux et ceux de vos pareils.

... et t'amène...

Je finis par me trouver une autre job dans un grand magasin, cette fois-ci. Là on vous fait miroiter la possibilité de devenir gérant un jour! Du bas jusqu'au haut de l'échelle, si tu joues le jeu. Le jeu, c'est accepter un salaire de crève-faim, accepter un salaire plus bas encore pour les filles qui travaillent sur les étages, accepter de changer les étiquettes sur les marchandises pour simuler une vente, accepter de fourrer le monde en leur vendant des pantalons de \$2.99 à \$8.49 en "spécial", etc...

De ça, je continuais à en parler dans le groupe de discussion et l'on se mit à parler syndicat; et je me mis à parler syndicalisation avec les employés; et le boss l'apprit et nous donna une augmentation, puis une deuxième augmentation, mais uniquement aux quarante-cinq qui parlaient de syndicat, afin qu'ils se ferment la gueule. Et je continuai à parler syndicat, à visiter les compagnons et compagnes de travail

chez-eux jusqu'à ce que le boss vienne me voir pour mettre les cartes sur table: ou bien je jouais le jeu et devenais gérant un jour, ou bien je m'en allais. J'avais 18 ans: je partis.

Merci patron: lorsque je me présentai à l'assurance-chômage, je fus pénalisé pour avoir laissé mon emploi et me rendis compte que les services du gouvernement étaient là pour vous, pas pour nous. Je m'en souviendrai quand Robert Bourassa parlerait de 100,000 emplois, quand Pelletier sortirait ses initiatives-bébelles et perspectives-chômage, quand la commission du Salaire n'oserait augmenter trop haut le salaire minimum et l'assistance sociale et parlerait d'incitation au travail, quand Marchand donnerait des millions de \$ aux Boss pour créer des emplois.

... et t'amène...

Choisir d'être-pour, ou choisir d'être-avec.

J'avais travaillé sur les travaux d'hiver et me retrouvais en chômage. A la J.O.C., nous avions une équipe de chômeurs, des équipes de quilles, un groupe d'aides-familiales. Les actions n'allaient pas loin mais j'y étais engagé à fond: dépannage, discussions, soucis d'amitié...

C'est à ce moment que le Service social du comté est venu m'offrir un travail d'aide social: bons salaires, bonnes conditions de travail, possibilité de poursuivre mes études à leurs frais. Et mon travail consisterait à aider "le monde"! J'acceptai et me retrouvai derrière un bureau, de 9 à 5 heures, à recevoir des gens un par un. Alors, lorsque deux mois plus tard la J.O.C. me demanda comme permanent, je laissai le travail de cas sans avoir à réfléchir bien longtemps. Mon engagement passé devait se continuer, et pour longtemps, en étant avec ceux de ma classe, non seulement pour eux. Bien que mes parents ne voulaient pas me voir laisser ce bon travail, ces bons salaires, cet avenir prometteur à leurs yeux (je n'avais pas encore 20 ans alors), je pris la décision de m'engager. Je me souviens leur avoir demandé s'ils voulaient que j'aie une bonne job, une bonne paye et tout le "kit", ou s'ils préféreraient que je sois heureux et bien dans ma peau. Ils ne comprirent pas très bien mais durent accepter (ils comprirent et partagèrent de plus en plus par la suite).

... et t'amène...

Quelque quatre ans de permanence J.O.C. en régions avec des gars et des filles, à réfléchir et à essayer d'agir sur nous-mêmes et le chômage

et les bas salaires et la migration et les temps libres et la langue de travail, etc.: quatre années à regarder ma vie, celle des autres comme moi; et à travers tout ça, des actions qui vont de plus en plus vers les causes des problèmes dans nos vies quotidiennes. D'abord on pense que ça dépend de notre boss et de ses contremaîtres, et puis on voit que les hommes politiques pourraient bien être la cause de tout ça: on essaie de faire changer des lois et l'on se rend bientôt compte qu'en agissant ainsi on fait comme les législateurs, on met des "patches" sur un tuyau pourri qui coule de partout. Alors on veut tout changer: *tout*.

On part des communes, on partage le plus possible, on participe à des boycotts. On essaie de construire une société à côté.

Entre temps j'avais passé 3 mois en Amérique latine, à l'intérieur d'un stage international de J.O.C. J'avais vu des grosses compagnies piller les richesses des gens là-bas jusqu'à les faire crever littéralement, alors que ces mêmes compagnies semblent si bien nous servir ici. J'avais découvert aussi que l'exploitation des gens de ma race était la même partout, même si elle était différente dans ses conséquences immédiates.

Lorsque je quittai le Chili, le 21 décembre 1968, dans l'autobus qui m'amenait à l'aéroport, mes doigts pianotaient sur la banquette. Sergio, un ami chilien chez qui j'avais demeuré pendant mon séjour, me dit: "T'es heureux de retourner chez-toi, hein?" — Oui, j'étais heureux. Mais en quittant le Chili je ne retournais plus chez moi. Libéré de toutes les écœuranteries que j'avais vues là-bas, les écœuranteries qui m'attendaient au Québec prenaient tout leur sens, liées qu'elles étaient aux écœuranteries faites aux ouvriers partout à travers le monde. Ma libération était jointe à celle de millions d'hommes et de femmes qui luttent ou qui plient partout dans le monde.

... et t'amène...

Cinq ans sont passés depuis l'Amérique latine de la fin de '68. Depuis ce temps, avec d'autres, beaucoup d'autres, de plus en plus d'autres, j'ai bien changé et fait bien des "folies". Les découvertes et analyses parsemées ont pris forme pour faire un tout qui se tient: les ennemis se sont de plus en plus identifiés, les actions se sont trouvées des objectifs, des stratégies à court et à long terme. Mon cheminement fut dur et long dans un Québec qui prenait aussi tout son temps. Mais ça ne fait que commencer... **et nous amènera...**

Un militant québécois, ça ressemble au peuple québécois

Michel CHARTRAND
Conseil central de Montréal (C.S.N.)

Dans la province de Québec on est des paysans, des fils de cultivateur, et on a les complexes de nos pères. Ils n'avaient pas été à l'école et ils avaient toujours été pauvres. Parce qu'ils n'avaient pas été à l'école, souvent le curé, l'avocat, le notaire puis le médecin leur disaient ou leur laissaient entendre qu'ils n'étaient pas intelligents, qu'ils ne pouvaient pas discuter avec eux.

L'éducation, ça se résumait à peu près à ceci: "Un enfant, c'est fait pour être vu et non pour être entendu". A l'école, l'institutrice ne pouvait pas laisser les gars discuter; elle avait six classes avec elle. A l'Eglise, tu as jamais vu un gars discuter avec le curé. Ça ne se faisait pas, même quand le curé parlait de choses qu'il ne connaissait pas. Il laissait entendre qu'il avait la science infuse. C'était un théologien! Donc, il connaissait toutes les sciences naturelles et surnaturelles. Il ne voulait pas que son autorité soit partagée, comme il ne voulait pas que l'autorité du père de famille soit partagée. Alors les jeunes qui pensaient arrêtaient de penser.

Le paysan se soumettait à la nature. Il ne pouvait pas la changer. Quand il y avait des sécheresses, la seule chose qu'il pouvait faire, c'était de prier. Mais ça ne réglait rien car on n'avait pas encore inventé le bombardement des nuages par le nitrate d'argent.

Les gens ont transporté ces 200 ou 300 ans de mentalité rurale dans les villes et dans les usines. Quand un peuple proche de la nature,

qui a un bon tempérament, pas ambitieux, même un peu trop humble et peureux à cause de tout ça, arrive en ville, il prend la ville et les usines comme la nature. Il pense qu'il ne peut rien changer. Alors il se fait fourrer longtemps. Les élites nationales et capitalistes l'entretiennent là-dedans en lui disant que c'est normal, parce que ces élites profitent de la situation.

L'Eglise au service des capitalistes

Les chrétiens auraient dû être à l'avant-garde de ces problèmes et de ces changements. Mais ils se faisaient raconter toute sorte de sornettes. Les professeurs de philosophie leur disaient que le socialisme c'était une affaire du diable et qu'il fallait respecter toutes les autorités, celle du boss aussi. La doctrine sociale de l'Eglise, c'était bien gentil mais c'était vide de sens comme application. C'est beau de dire: "Il faut que le capital et le travail collaborent et soient un pont qui unisse". C'est de la blague! Ce n'est pas ça qu'ils veulent, les gars qui ont le capital. C'est beau de dire: "Il faut que les ouvriers mangent à la même table que le patron". Essaie donc pour voir, d'aller manger les fruits de ton labeur à la table du patron. Je te garantis que tu vas en manger des coups de couteau sur les doigts. Tout ça, c'est de l'aberration.

Le capitalisme, c'est amoral, associal, anational, apatride. L'Eglise d'ici n'a jamais eu le courage de dire que le capitalisme était amoral. Elle a toujours fait des farces avec ça en mêlant la propriété privée de ta brosse à dent, de ta petite maison ou de ton lopin de terre, et la propriété privée des moyens de production, l'accaparement des biens de production et des ressources naturelles. C'est amoral parce que l'essence, le but du capitalisme c'est la maximation des profits.

C'est de la folie quand on parle de dialogue avec un homme d'affaire. Ce n'est pas vrai! Il n'y a pas de dialogue: ce sont des intérêts totalement divergents. Même dans un système socialiste, les intérêts des producteurs sont différents des intérêts des consommateurs. Il faut alors harmoniser les tensions dans le socialisme. Mais dans un régime capitalisme, il n'est pas question de consommateurs, il n'est pas question de producteurs; il est question de profits à faire et à investir n'importe où dans le monde. Il n'est pas question d'avoir une hiérarchie des choix dans les investissements. Il n'est pas question de développement optimum des richesses naturelles et de l'utilisation optimum des

ressources humaines. Il est seulement question d'investissements: n'importe quelle sorte d'investissements pour aller dévaster les forêts, polluer les cours d'eau, faire une piastre. C'est tout.

Quand on dit ça, on se fait accuser d'exagérer, d'importer ça d'ailleurs. Ceux qui n'ont pas compris ça, c'est parce qu'ils ne veulent pas comprendre.

C'est encore pareil aujourd'hui

Nos penseurs chrétiens ont entretenu le peuple dans la dépendance et la soumission, de sorte que le peuple même le plus pauvre trouvait normale sa situation d'exploité. Les luttes que des militants ont fait pour l'instauration des pensions de vieillesse, l'assurance-chômage, l'aide aux mères nécessiteuses, le salaire minimum, l'assurance accident de travail: tout ça était considéré comme des mesures socialistes et communistes par les professeurs de philosophie.

C'est encore la même mentalité vis-à-vis les compagnies multinationales qui pillent nos territoires et qu'on finance par-dessus le marché. C'est encore la même mentalité vis-à-vis le français, les salaires, les garderies, les hôpitaux. L'hôpital de la Miséricorde, les petits technocrates capitalistes à Québec ça ne leur fait rien de la fermer parce que leurs femmes ont les moyens d'aller se faire traiter dans les hôpitaux en bousculant toute la liste d'attente parce qu'ils ont des chums médecins ou dans l'administration. A la Miséricorde, il y avait 4,800 femmes qui attendaient au mois d'août pour se faire opérer. Mais ça ne fait rien. Ce n'est pas important on ferme l'hôpital quand même pour respecter le per capita des petits technocrates.

Même chose pour les garderies. Forget dit qu'on n'a pas d'argent pour ça, sauf qu'eux autres à Sillery, à Québec, ils ont des chauffeurs qui vont conduire leurs enfants dans des garderies et des maternelles qui coûtent \$50.00 par semaine.

Dans l'industrie du papier, les gars se faisaient botter le derrière sept jours par semaine, dans la catholique province de Québec. J'étais à peu près le seul à me battre contre ça. Les moulins à papier n'avaient pas d'affaire à marcher le dimanche. Cela s'arrête et cela se repart n'importe quand. La preuve c'est qu'ils ont réduit à 32 heures par semaine, quelques années déjà. Mais on s'est soumis à la

Nature industrie-capitaliste. Et actuellement les compagnies de papier ferment leurs portes après avoir pillé le territoire; et les gars sont tout nus dans la rue. Mais on nous dit de ne pas faire de politique mais de faire du syndicalisme. Or, dans le papier, on avait les meilleurs syndicats. Mais ils n'ont pas été capables de rien faire. C'est ce qui se passe.

C'est pareil dans les autres domaines. Quand les gars veulent partir un syndicat dans une petite shop, ils se font mettre dehors. Et on nous accuse de ne pas aider les petits. Quand le salaire minimum n'est pas respecté, ça prend des mois et des années à faire pénaliser la compagnie; parfois ça monte jusqu'à \$100. de pénalisation. Des farces! Et sur la construction, les gars risquent leur vie pour la gagner. Mais faut pas dire ça: on est des hypocrites! On préfère la politesse du beau monde. Bourassa, il est poli: il peut donner le cinquième du Québec à des compagnies qui entretiennent des coups d'Etat ailleurs! Ça c'est correct: il est poli. Si Chartrand dit que Bourassa donne des affaires qui ne lui appartiennent pas, qu'il est un bandit, on dit que je ne suis pas poli. C'est effrayant!

C'est là-dedans que naissent et vivent des militants

C'est là-dedans que ça vient au monde des militants ouvriers. Certains sont venus au monde en voulant faire des bonnes actions. Cela a donné des syndicats catholiques fondés pour éviter les bons syndicats américains en se faisant amis des capitalistes d'ici. On faisait des syndicats pour faire des syndicats, on se réunissait pour se réunir et non pour se battre.

Dans le temps, dans ces syndicats-là, on parlait de la misère et du catholicisme. On parlait de "maître chez-nous", d' "achat chez-nous". Des canadiens français capitalistes, ce n'est pas différent des canadiens juifs ou anglais capitalistes. Mais les gars découvraient tranquillement que ça n'avait pas de bon sens tout ça et ils devenaient militants comme ça.

D'autres deviennent militants quand il y a une grève ou un gros problème. D'autres s'embarquent dans le syndicalisme pour leur épanouissement parce que c'est la seule place où ils peuvent parler. Un travailleur ne peut parler de ses affaires que dans son syndicat, et ça doit être ça un syndicat. C'est pourquoi il est important de les regrouper pour brasser des affaires et qu'ils sortent de leur coquille.

Le lavage de cerveau quotidien

Mais ce n'est pas facile car la presse, la radio, la télévision leur disent 24 heures par jour qu'ils sont dans un pays riche, que ça va bien. Quand tu as été pauvre longtemps, tu ne veux pas te rappeler ta pauvreté et penser à ta misère. Alors tu te dis que ça va bien, que tu as de l'argent et du crédit, et tant que ça marche, ça marche. On se trouve mieux que bien du monde. C'est ce qui fait qu'on est des colonisés sophistiqués.

Une fois, au Saguenay, je parlais du chômage. Tous les journaux disaient: "Le bureau d'Alma, le bureau de Roberval, le bureau de Chicoutimi ou de Jonquière ont trouvé 15 jobs, 20 jobs". Mais il y avait 150,000 chômeurs au Québec. Au mois de mai '58, ils en ont mis 2,000 dehors. Alors je rencontre le président du syndicat, Adrien Plourde, à Québec. Je lui dis: "Comment ça va?" Il me répond: "Je passe mes journées au téléphone. Je réponds aux femmes qui me demandent pourquoi leur mari ne veut pas travailler". Ces femmes-là lisaient les journaux et écoutaient la radio des capitalistes qui disaient: "C'est prospère partout, mon cher! Prosperity is around the corner". Mais tu faisais les quatre coins de rue et tu ne la trouvais pas la prospérité. Le gars, il se berce, il se roule dans son lit puis il se berce encore. Il ne comprend plus ce qui se passe. Il se demande lui-même s'il n'est pas rendu paresseux. Il n'a plus son statut de chômeur. Il a honte. On lui met ça dans la tête.

Avant, on nous disait qu'on chômaît parce qu'on était ignorant, qu'on ne parlait pas anglais, puis qu'on était catholique. Aujourd'hui, on a des diplômes, on est bilingue, on n'est presque plus catholique, puis on chôme pareil. Mais quand tu cherches d'autres raisons et que tu expliques le système, on te dit que tu fais des hérésies.

Faudrait se faire enlever tous les 15 jours la corne qu'on a sur les fesses: peut-être qu'on sentirait les coups de pied qu'on mange!

Présence des femmes dans la lutte ouvrière

Nous avons déjà répondu à un premier questionnaire sur la question de la "Présence des femmes dans la lutte ouvrière"¹.

La deuxième demande faite par le M.M.T.C. nous a provoqués à aller un peu plus loin dans le sens d'une recherche des vrais besoins de la femme du monde ouvrier d'ici.

Baignés dans une société nord-américaine riche, une société de consommation où l'argent et le profit sont les premiers atouts et l'unique critère pour évaluer les personnes, nous perdons le sens des valeurs. La femme n'échappe pas à ce phénomène. Mais d'une façon particulière elle cherche son identité propre et désire apporter quelque chose de "spécial" au monde ouvrier auquel elle appartient.

Le présent rapport est l'expression d'une trentaine de femmes, qui, regroupées en tables-rondes témoignent des aspirations à être reconnues pour ce qu'elles réalisent dans leurs tâches d'épouse et de mère, et aussi de femmes à part entière dans la société.

INTRODUCTION

Chez nous, il existe une ambiguïté quant à l'idée "présence des femmes dans le monde ouvrier" et qui découle de notre type de société industrielle.

Du fait que de plus en plus de femmes travaillent à l'extérieur, il nous apparaît comme évident qu'elles sont les seules présentes dans

¹ Cf. *Les femmes vivantes du monde ouvrier*, dans PRÊTRES ET LAÏCS, janvier 1973, p. 19.

ce large sillon du monde ouvrier. Nous oublions celles qui, à la maison *sont largement conditionnées par le travail de l'homme et sont également* du monde ouvrier avec tout ce que cela peut comporter d'insécurité, de dépendance.

Inconsciemment nous classons les femmes en deux clans:

- la femme au travail, qui devient un élément de production, donc jugée rentable pour la société;
- la femme-maison, très à part des autres, "marginale et inutile" dit-on.

LA FEMME-PRODUCTION... rentable pour la société

S'il est certain que bon nombre de femmes doivent, pour arrondir le budget familial, retourner sur le marché du travail, elles ne sont pas pour autant privilégiées et libérées. Car le travail de la femme en monde ouvrier est aussi aliénant que celui de l'homme. Tout comme ce dernier, elle subit des conditions de travail déplorables (le bruit, la chaleur, les odeurs, etc). Dans plusieurs cas, elle est également exploitée au niveau du salaire. Très souvent pas syndiquée, elle est à la merci d'un patron qui profite de la situation et qui sait lui faire sentir que d'autres peuvent la remplacer facilement.

Dans ce sens, la femme, tout comme l'homme, est considérée en fonction d'une rentabilité; que ce soit en usine ou dans les services.

Cette situation, pourvu qu'on en prenne conscience, fait échec à la publicité dans les journaux, revues, radio ou T.V. qui relie la "promotion de la femme" au travail réalisé à l'extérieur. Vue ainsi, la promotion de la femme risque d'être considérée uniquement par le travail produit et le salaire.

Ce courant d'idées véhiculé par les média d'informations amène à un sentiment de mépris envers les femmes au Foyer; "elles ne sont pas épanouies", "elles ne construisent pas la société".

Un fait apporté par une participante à une table-ronde illustre bien ce qui est énoncé plus haut.

"A la suite d'un colloque sur la "libération de la femme québécoise" dans une de nos universités, une série de cours-rencontres

s'est organisée pour voir quelle pourrait être la contribution féminine dans la société, dans le sens de la libération.

Dans ce groupe, deux femmes seulement restaient à la maison voyant là une tâche importante à remplir; celle d'éduquer les hommes de la société de demain et aussi celle d'éveiller les femmes du quartier à un engagement. Elles pensaient pouvoir apporter là une dimension réaliste de la femme, dite ménagère. Elles se sont fait dire: "la ménagère ne vaut pas pour la société parce qu'elle ne produit pas". Faisant alors valoir l'engagement dans le quartier, on leur a répondu: "le travail bénévole dans les organismes populaires de son quartier n'est pas un élément de changement dans la société".

On ignore alors toutes les valeurs attachées à l'éducation des enfants, à la famille, à l'engagement dans le quartier, et on met ainsi en vedette la femme qui travaille. On place donc en opposition la FEMME-PRODUCTION et la FEMME-MAISON.

LA FEMME-MAISON... marginale et inutile

On comprend aisément que celles, qui par choix ou non, restent au foyer se sentent dévalorisées. Elles représentent aux yeux des autres le type traditionnel de mère de famille confinée aux chaudrons. Ce qui faisait dire à une participante, mère de sept enfants:

"Quand je regarde les femmes qui travaillent, ou celles qui sont leaders dans le syndicat ou la politique, je me demande si j'ai été utile en mettant au monde sept enfants et en essayant du mieux possible d'en faire des êtres responsables. À quoi ma vie aura-t-elle servi dans la société.

et cette autre qui dit:

"Moi, je me sens idiote quand j'écoute les émissions féminines. Je ne fais rien d'important et de valable".

Ce sont trop souvent les femmes "de carrière" qui pensent et parlent de promotion. Elles imposent leurs points de vue au monde ouvrier où les questions de libération et promotion ne se posent pas de la même manière. La réalité quotidienne de beaucoup de femmes est semblable à la condition des travailleurs d'usines: isolement, frustration,

routine, non-reconnaissance. D'où le désir plus affirmé de libération et de promotion:

"se réaliser et se promouvoir à partir de notre situation et non à partir d'une théorie".

Les FEMMES-MAISONS désirent renverser la vapeur de toute cette publicité de promotion fausse qui les place en situation de conflit avec les autres.

Certes, il y a, il faut bien l'admettre, toute une catégorie de femmes qui sont totalement inconscientes de leur situation, qu'elles soient au travail ou non. Leurs préoccupations tournent autour de banalités et d'insignifiances. C'est là un signe de l'abrutissement de notre type de société, et c'est peut-être le plus dramatique.

En général, la femme au foyer ne se considère pas comme faisant partie du monde ouvrier. De plus, elle a le sentiment de ne pas participer à cette lutte libératrice.

Une participante dit:

"Qu'est-ce que je fais à la maison? Je suis bien d'accord pour la valeur éducative aux enfants, mais il y a là une lourdeur! Je sais que la femme a un rôle à jouer dans la société et que je pourrais faire ma part. Je ne peux présentement le faire car le travail de mon mari l'oblige à être absent. Il me semble que ce que je n'apporte pas au monde ouvrier, c'est quelque chose de perdu".

Cette non-participation d'un bon nombre de femmes n'est pas due à un manque de volonté ou une incapacité intellectuelle, mais bien à des responsabilités familiales qui la retiennent comme un boulet.

UN DESIR D'APPORTER, DE DONNER ET LE GOUT D'ETRE RECONNUE

Ce besoin d'horizons nouveaux, de regards élargis sur le monde: toutes ces aspirations d'un monde meilleur, plus humain, les femmes conscientes les portent en elles. Pour répondre à ce désir de libération vraie et d'avancée du monde ouvrier, l'engagement est la seule voie.

On affirme avec raison qu'une femme au travail, si elle n'est pas engagée, ne change rien dans la société, pas plus que celle qui reste au foyer et qui ne met pas les mains dans la pâte du quartier.

Limitée à sa maison, son quartier, ou à son travail à l'extérieur, la femme qui s'intéresse aux aspects de la vie ouvrière s'éveille à l'appartenance au monde ouvrier. D'une façon différente mais complémentaire, chacune réalise qu'elle doit combattre les injustices, les inégalités sociales et devient active. Tenant compte de ses possibilités d'engagement, de ses aptitudes, et surtout de la collaboration de son mari, elle milite, elle agit et mérite que l'on reconnaisse ce qu'elle fait.

DES EXEMPLES: — Bien souvent, les organismes et groupes populaires tiennent debout à cause du bénévolat et de la persévérance des femmes.

— Ce sont les femmes qui travaillent patiemment, dans l'ombre et l'humilité, et ce sont les hommes qui ramassent les honneurs.

— Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui acceptent de passer des heures au téléphone pour convoquer des gens à des réunions. Et cela dans le brou-ha-ha de la maisonnée. Pourquoi c'est le rôle de la femme?

— Je ne peux me permettre de prendre une responsabilité; j'ai de jeunes enfants à la maison, et mon mari est engagé. Je l'aide dans ses rapports à faire, ou dans l'organisation des réunions. Ce travail n'est pas reconnu. Pourtant je ne peux faire plus.

VOIR LES CONDITIONS DE TRAVAIL ET LES VIVRE, C'EST PAS PAREIL

Quelques-unes disent: Y a rien comme une expérience d'usine pour comprendre les problèmes ouvriers et du syndicat.

"Le fait de vivre quotidiennement cette dure réalité de travail en usine m'a collé les deux pieds sur le terrain: j'ai découvert toute une autre dimension".

"C'est pas facile de mener une action pour faire entrer le syndicat quand tout le monde est écrasé par la peur". "J'ai compris les aspirations des travailleurs à être libre, responsable, à être plus homme, quand j'ai vu combien ils étaient écrasés par de telles conditions de travail".

D'autres disent: Le dialogue avec le mari sur ce qui se passe à l'usine, en plus de les aider à le comprendre, les stimule pour un engagement dans le milieu.

DES EXEMPLES: — "L'exploitation des patrons à l'endroit de mon mari et de ses compagnons me révolte. Je voudrais faire quelque chose".

— "Si nos maris nous mettaient au courant de l'enjeu d'un arrêt de travail décidé ensemble, peut-être que nous pourrions les appuyer".

— "Lorsque mon mari m'a fait visiter son usine, j'ai été étonnée de voir dans quelles conditions il travaillait. Je ne pouvais pas comprendre qu'il puisse endurer un tel bruit huit heures par jour, et toute la semaine! et ne jamais se plaindre, ou nous en parler. Cela m'a ouvert les yeux".

Mais, ce qu'il faut, après avoir pris conscience d'une situation, c'est militer avec les autres:

DES FAITS: 1 — Dans une manufacture de pièces de circuits d'électricité, on a dénoté une moyenne d'au moins un accident par jour. La plupart du temps, il s'agit de doigts et de mains coupés. Il y a dans cette usine un roulement de 1000 nouveaux employés par année. Sur 600 postes, 450 sont des femmes qui produisent à la pièce (cadence de travail à la chaîne très rapide). Face à cette situation, elles ont décidé de créer un comité de sécurité plus vigilant que leur contremaître et de participer plus activement aux luttes de leur syndicat.

2 — Les femmes des 312 travailleurs de la Firestone à Joliette, en grève depuis plus de six mois, se sont organisées en comité autonome de soutien à leur mari. Elles entendent même poursuivre les activités de ce comité après la fin de la grève, organiser un réseau de gardiennes d'enfants, d'entraide, préparer des cours de formation et d'information, etc.

Les femmes du monde ouvrier, au travail ou à la maison, engagées respectivement dans leur milieu sont prêtes à lutter contre l'injustice,

la misère, l'exploitation et l'humiliation sous toutes ses formes. Chacune peut participer à tout ce qui leur donne la chance de réagir, de corriger la situation qui leur est faite.

Avec les années, vient ce désir d'aller plus loin, d'aller vers quelque chose de plus militant, de plus réfléchi pour combattre et dénoncer les injustices dans la société. Et pour quelques-unes cela signifiera un engagement syndical ou politique, au niveau de la base bien sûr et quelques fois à des postes de responsabilité plus grande.

CE CHEMINEMENT RENCONTRE DES OBSTACLES

Même si les structures s'ouvrent à la participation des femmes, ces dernières, très souvent par un manque de confiance en elles, refusent des responsabilités. Elles invoquent les raisons suivantes:

- J'ai peur de perdre mes moyens,
- Je doute de mes capacités,
- Je vais me sentir coupable vis-à-vis ma famille.
- Qu'est-ce que mon mari dira? je serai obligée de m'absenter souvent de la maison.
- J'ai déjà assez d'ouvrage à faire à la maison quand j'arrive le soir!

UN FAIT:

Dans une clinique médicale populaire on a décidé d'embaucher un personnel non-diplômé, issu du quartier, pour faire un travail social auprès des familles dont les membres viennent à la clinique. Ce travail de collaboration avec les médecins, psychiatres, infirmières, se réalise donc par "les travailleuses communautaires". Ce groupe comprend environ trente-six femmes et trois hommes. Lors de la formation d'un syndicat, elles ont élu un homme président!

Même s'il est plus facile à celles qui restent à la maison d'être présentes dans les différents organismes populaires, elles se sentent freinées dans leur élan.

ELLES DISENT: "Pourquoi ce sont toujours les femmes qui sont aux prises avec les petits, avec toute une série de décisions à prendre seules concernant l'éducation des enfants?"

"Dans les engagements d'un couple, pourquoi la femme doit passer au second rang? par exemple: qui prendra l'auto pour aller à la réunion? Qui se débrouillera pour trouver les gardiennes? Qui doit penser à toute l'organisation de la maisonnée avant de partir?"

A un manque de confiance en elle, s'ajoute la disponibilité restrictive parce qu'elle a encore charge familiale, et le manque de collaboration du mari qui, bien qu'il accepte en principe le militantisme de sa femme, n'admet pas que la tenue et l'organisation de la maison en soient dérangées.

Outre ces obstacles, elles sentent qu'on ne leur fait pas suffisamment confiance.

DES EXEMPLES: — Pourquoi faut-il que les femmes qui se sont toujours intéressées et ont participé aux rencontres scolaires doivent céder leur place aux hommes quand il est question d'élection aux postes de commissaires?

- Dès qu'un poste est vacant, dans n'importe quoi, on pense à un homme, avant même de savoir s'il est capable ou non de remplir la fonction, simplement parce que c'est un homme.
- En général l'homme n'accepte pas de petit rôle, il veut le prestige, les honneurs.
- Sur le plan politique, la femme n'est pas écoutée. C'est là un domaine où l'homme se croit vraiment supérieur et qu'il considère facilement comme son terrain. Ça prend du cran à une femme pour arriver à militer dans un parti politique.

Les préjugés, les mentalités découlent d'une éducation, les attitudes influencées par la grosseur du porte-monnaie, l'homme gagne-pain diminué parce que sa femme travaille, l'orgueil, la jalousie, le manque de confiance de part et d'autre; ce sont là les principales causes à une participation limitée de la femme dans la lutte ouvrière libératrice et évangélisatrice et qui nuit à une action concertée vers une promotion ensemble.

IL NOUS FAUDRA UNE RECONCILIATION

Hommes et femmes sont marqués différemment par la condition ouvrière. Pour atteindre l'idéal d'une participation à des actions de valeurs égales mais complémentaires pour se libérer de ce qui nous opprime, il nous faudra apprendre à réconcilier bien des choses. Par exemple:

- 1 — un certain sens du mot liberté avec ce qu'on appelle l'épanouissement de la femme.
- 2 — le problème de la libération de la femme par rapport à la libération du monde ouvrier.
- 3 — les valeurs familiales face aux engagements de promotion ouvrière.

Aussi, il nous faudra redécouvrir la nécessaire complémentarité des engagements de l'homme et de la femme pour une vraie promotion collective.

Conséquemment, cela amène à développer une compréhension et une acceptation mutuelles des engagements respectifs.

De plus, il importera d'envisager une conception nouvelle de la vie de famille qui fera place à la possibilité de l'engagement de l'un et de l'autre; ce qui suppose une nouvelle façon de voir la répartition des tâches entre épouse, mari et enfants.

Tout ce programme demande du courage, de la volonté, du discernement. Ce long travail de réconciliation exige sans cesse un véritable effort pour prendre notre sort en main, pour changer les mentalités et bousculer les traditions.

C'est tous ensemble qu'il faut arriver à dégager des priorités vitales pour le monde ouvrier plutôt que de se laisser imposer des fausses promotions et de faux moyens de libération.

M.T.C. — CANADA
par Reina COMTE, secrétaire

La formation militante

Louis FAVREAU

Centre de Formation Populaire

La plupart du temps, les gens militent dans des organisations défensives locales, sont impliqués au niveau de certains problèmes immédiats et sont plongés forcément dans des actions spontanées, immédiates, temporaires et conçues d'une façon activiste. Ceci est dû au fait que ces militants n'ont pas dégagé, au niveau de l'action, les causes réelles des problèmes auxquels ils font face: causes réelles qu'on peut dégager uniquement par un apport théorique, par de la formation comme telle.

La grosse erreur qui a été faite par la majorité des militants ou des permanents extérieurs à la classe ouvrière mais qui se liaient à des groupes populaires ou à des syndicats locaux, ça été, au moins jusqu'à 7 ou 8 ans en arrière, de penser la formation du militant uniquement par l'action. On s'aperçoit qu'une telle conception de la formation donne aux militants plus d'équipements pour faire leur travail, leurs actions. Mais ça ne contribue pas davantage à identifier là où ils en sont, pourquoi ils font ça et quelles sont les causes des problèmes qu'ils affrontent.

Or la conclusion qu'on peut tirer des actions qui se font depuis une dizaine d'années, c'est que la formation ne peut se faire autrement qu'à travers l'action ou à partir de l'action, mais en introduisant aussi certains éléments théoriques qui permettent d'identifier davantage les causes réelles, qui permettent de faire un retour en arrière sur les points faibles et les points forts de l'action en terme d'analyse de classes et qui permettent par le fait même de rendre la lutte plus efficace et de plus longue portée.

Un exemple concret

Le meilleure façon d'illustrer ce qui vient d'être apporté, c'est de raconter une session que j'ai faite avec un groupe de personnes de Montréal. Parmi ce groupe, certains étaient impliqués dans un comité de préparation du futur C.L.S.C. dans le quartier. D'autres travaillaient à l'Association des locataires qui luttait contre les "nids à feu" dans le quartier. D'autres, surtout les hommes, étaient impliqués au niveau du travail directement ou indirectement par leur syndicat. Enfin, d'autres avaient été impliqués dans l'occupation de l'agence du Service social.

Un organisateur communautaire de l'agence de Service social qui travaillait avec ces gens depuis longtemps voyait la nécessité de faire une session d'étude avec eux. Alors, on a travaillé ensemble pendant 5 jours. L'apport du Centre de Formation Populaire à cette session était d'amener les gens à discuter à partir de deux cadres de problèmes: des problèmes vécus dans le quartier, principalement de la hausse des prix dans le domaine de l'alimentation, et des problèmes dans l'usine, spécialement ceux des bas salaires, du chômage et des fortes cadences de travail. A partir de ces problèmes-là, il s'agissait d'amener des explications, les causes réelles de ces situations, et d'en discuter avec les gens.

a) *Comment on voyait les problèmes*

Dans la majorité des cas, les situations étaient comprises à peu près comme ceci: "La hausse des prix, ça s'explique en bonne partie par les syndicats qui demandent des augmentations de salaire dans les usines et ça provoque une augmentation des prix par la suite". On concevait aussi comme normal qu'à l'usine le patron fasse des profits "puisque nous autres on avait un salaire pour notre travail". On concevait aussi, en gros, que le gouvernement ou l'Etat dans l'application de ses politiques de santé et de services sociaux, était une espèce de "machin" neutre au service du bien commun. Donc, on pouvait dans une certaine mesure avoir confiance dans les représentants du gouvernement pour ce qui est de l'implantation d'un C.L.S.C. dans le quartier.

Dans le fond, les gens qui étaient là travaillaient dans le quartier, "brassaient des affaires" par le seul fait du réseau social qu'ils avaient tenté de reconstituer dans le quartier, car ils sont pour la plupart des

gens d'origine rurale récente. Ils continuaient de préserver ce tissu social, cette espèce de communauté de base à partir de toutes sortes d'actions nées dans le quartier autour du logement, de services d'entraide, de revendications de petites affaires au niveau des conseillers municipaux.

b) *Ce qu'on a fait*

L'essentiel des situations qu'ils vivaient n'était pas perçu en terme de rapport de forces. La session comme telle, en introduisant des explications sur l'exploitation capitaliste dans les entreprises et dans le quartier, permettait de concevoir l'action qu'ils menaient en terme de rapports de forces entre deux classes principales. Par exemple dans le cas du C.L.S.C., l'Etat comme représentant de la classe capitaliste, penchant naturellement du côté des notables et des professionnels, et de l'autre côté, la classe ouvrière cherchant dans le quartier à obtenir des meilleurs services de santé.

c) *Les résultats*

Cette analyse a permis aux gens de changer de mentalité, c'est-à-dire, de moins voir les choses en termes personnels, mais en terme de rapports de forces effectifs. Elle leur a permis de retrouver leur instinct de classe et leur goût de combattre parce qu'ils cernaient mieux les adversaires et les alliés en présence par rapport aux problèmes posés.

Concrètement, il y avait un homme qui était assez anti-syndical (avec certaines raisons d'ailleurs) et ne voyait plus l'utilité de son syndicat pour changer son milieu de travail. Or, lors d'une évaluation, deux mois après, j'apprends que ce gars-là est rendu sur le comité de négociation à l'usine. Comment il en est arrivé là? Il s'était fait raconter par un gars de l'exécutif que le comité de négociation avait pu dîner avec les patrons trois fois et avait réussi à faire payer leurs repas par les patrons. Son réflexe a été: "les gars vont se faire endormir par les patrons et ils vont se faire fourrer au niveau de la négociation". Il leur a dit carrément sa réaction.

De plus, l'exécutif avait fait la proposition que les gars de nuit et les gars de jour fassent des réunions séparées. Notre homme s'est

opposé à cela en voyant bien qu'il fallait être ensemble pour avoir des revendications communes et pour que la négociation demeure l'affaire de tout le monde au lieu d'être dans les mains du comité qui aurait tout dominé. Il a gagné ses points et le comité de négociation a reconnu qu'il devait être avec eux pour négocier.

La session a permis aussi à sa femme de discuter beaucoup avec lui de son travail et de son syndicat. Et, comme le dit Chartrand: "Il y a bien des grèves qui se règlent dans le lit". Le fait d'être appuyé par sa femme en fait un meilleur combattant.

Un autre résultat. Lors de la session j'avais avancé qu'il y avait un rapport de force entre l'élite de la place et les gens du quartier pour ce qui est de la sorte de C.L.S.C. qu'ils auraient. Les gens avaient trouvé cela théorique. Or à cette même évaluation, les gens m'apportent qu'il y avait effectivement eu rapport de forces et que les notables, même si on ne les avait pas vus sur la place publique pour donner leurs opinions sur le C.L.S.C., avaient fait du "lobbying" auprès du gouvernement. Ce qui fait qu'au comité de préparation il y avait beaucoup moins d'information qui venait de la part des représentants du gouvernement.

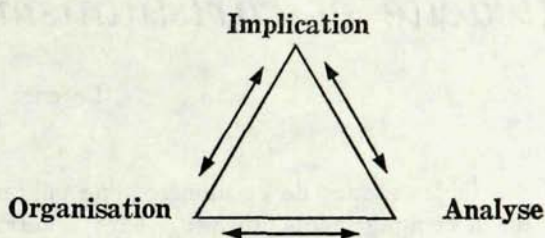
En résumé, cette session a permis aux gens de retrouver leur instinct de classe, de s'apercevoir qu'ils appartenaient effectivement à un groupe particulier dans la société et qu'ils avaient des intérêts opposés à une autre classe. Elle leur a donné une reprise du sens de la combativité qu'ils avaient perdu par des éternels recommencements dans l'action, par des éternelles défaites. Ils étaient en train de la perdre parce qu'ils n'avaient jamais eu, à l'intérieur de leurs actions, assez de travail de formation pour évaluer le pourquoi de leurs échecs; ce qui fait qu'à chaque petite bataille qu'ils menaient, ils la menaient toujours de la même façon.

Un militant à trois dimensions

Cet exemple illustre bien pour nous du Centre de Formation Populaire, ce qu'est la formation militante. Elle suppose toujours le respect de trois dimensions: 1) partir toujours d'un certain nombre de problèmes vécus par des militants, 2) à l'intérieur de l'organisation où ils se trouvent, 3) en y introduisant des éléments théoriques que le mou-

vement ouvrier international s'est donné pour bien voir les causes des problèmes et les rapports de forces.

Chacune de ces trois dimensions est en constante interrelation et on ne peut se passer ni de l'une ni de l'autre.



Voici pour finir, deux remarques:

1 — Au Québec, nous n'avons que des organisations ouvrières de type défensif qui voient à la défense des intérêts immédiats des travailleurs. Nous n'avons pas une organisation ouvrière de type offensif, un parti politique qui verrait à la création d'une société socialiste. En principe, l'apport théorique ou la formation comme telle, en dehors de ce que l'action fournit elle-même comme formation, devrait venir d'un parti ou des organisations politiques. C'est une des raisons pour lesquelles souvent nous manquons de combativité dans nos luttes: nous n'avons pas la référence ou l'appui d'un parti. Au C.F.P. nous faisons un peu de travail.

2 — On dit souvent que l'analyse désamorce en provoquant une chute en avant. Il y a des conditions pour que l'analyse ne désamorce pas l'action. Il faut d'abord que ceux qui font l'analyse soient impliqués dans une situation et luttent à l'intérieur de cette situation. Ensuite, il faut que ce soit le plus possible tous ceux qui luttent dans une même situation (leur organisation) qui fassent l'analyse; sans quoi celui qui la fait seul s'isole du groupe. Enfin, il faut que l'analyse parte des luttes concrètes et rejoigne ceux qui y sont impliqués.

*Centre de Formation Populaire
1750, rue St-Denis
Montréal*

Militantisme, efficacité et christianisme

Lorenzo LORTIE

Dans une des tables-rondes de ce numéro, une militante, en parlant du choix de ses engagements, disait: "Mes critères sont: que ça défende les intérêts du monde ouvrier et qu'il y ait moyen de changer quelque chose en profondeur".

Cette phrase résume bien le double propos de cet article: 1° dire qu'on veut agir sans vouloir être efficace, ce n'est pas sérieux; 2° c'est précisément la référence à l'espérance chrétienne qui invite les chrétiens à l'efficacité.

Efficacité: condition d'un militantisme vrai

Cela n'est pas une évidence; certains signes actuels semblent le montrer.

Quand le syndicalisme s'interroge sur la participation de la base, sur sa contribution aux actions des groupes populaires, sur l'action politique; il cherche à faire coïncider efficacité et militantisme. Pareillement, quand des groupes populaires remettent en question leur engagement dans des services; ils cherchent la voie d'un militantisme efficace.

Combien de fois avons-nous entendu critiquer les engagements qui ne font que du "plastrage" et qui ne vont pas au cœur des problèmes.

Tout cela indique un courant chez des militants ouvriers pour atteindre à plus d'efficacité. On pourrait croire qu'un tel courant entraîne l'assentiment de tous les militants. Malheureusement, tel n'est pas le cas.

D'une part, il produit parfois la démobilisation de certains militants, parce que finalement ils se rendent compte qu'ils ne sont pas

d'accord pour poursuivre les objectifs de la lutte ouvrière. Un fait illustrera ce type de démobilisation.

Dans un quartier populaire de Montréal, un nombre imposant de citoyens militent dans une quinzaine d'organisations. Graduellement, on en vient à percevoir que les actions menées s'affrontent à ce qu'on a appelé "le mur". En allant plus loin, on arrive à identifier "le mur" avec certains pouvoirs du quartier et des personnes qui détiennent ces pouvoirs. Alors, on conclut qu'il faut créer un pouvoir parallèle dans le quartier par la concentration des énergies dans un Conseil de Quartier. Effectivement, cela veut dire une confrontation avec des institutions et des personnes très précises. Or, ce Conseil de Quartier ne sera jamais mis sur pied, parce que l'action proposée et ses objectifs n'étaient vraiment pas voulus par plusieurs personnes. Dans les mois qui suivirent plusieurs d'entre elles abandonnèrent leur engagement parce que leur organisation était "devenue trop radicale". Leur démission, même s'il s'agissait de gens très valables, était quand même conséquence avec leur crainte, leur refus d'être efficaces.

Par contre, le courant de recherche d'efficacité réelle de l'action ouvrière est parfois contrecarré par des "militants" (est-ce bien le mot qu'il faut employer) qui refusent d'aller au bout de l'action ouvrière. Un autre fait servira d'exemple.

Des ouvriers vivent une grève de neuf mois: les trois votes avant et au cours montrent un appui croissant pour la grève et, aussi, les responsables syndicaux sont réélus à leurs responsabilités durant la grève. Le conflit porte surtout sur le problème des relations des ouvriers avec la direction, c'est-à-dire: une convention collective plus claire, plus précise, plus exigeante. La rentrée au travail se fait et l'exécutif syndical entend faire respecter l'entente signée après une lutte longue et dure. La compagnie retorque par des menaces diverses, dont la possibilité de fermer l'usine. Réaction de certains ouvriers: on exige que les responsables syndicaux cessent de harceler la direction avec les exigences de la convention collective. Les responsables syndicaux démissionnent. De nouveaux responsables syndicaux sont élus à même le groupe

qui a réagi. Au bout du compte, on se retrouve avec des soi-disant militants qui refusent systématiquement d'être efficaces.

Heureusement, il semble que le courant qui cherche à clarifier des objectifs et qui vise à les réaliser effectivement est le courant prédominant. C'est ce militantisme qui se développe peu à peu, malgré certains soubresauts. Les militants qui le vivent sont finalement les seuls vrais militants.

Efficacité: exigence de l'espérance chrétienne

Il n'est pas superflu d'écrire que l'espérance chrétienne a été plus souvent, dans notre milieu, facteur de désengagement que moteur de militantisme. Une certaine présentation du message chrétien a placé et continue de placer les gens soit dans une perspective de salut individuel, soit dans une attente béate du monde meilleur à venir ou dans une mentalité de réussite chrétienne par l'échec. Nous pourrions concrétiser cette affirmation par plusieurs exemples. Nous laissons les lecteurs en puiser dans leur propre expérience.

L'espérance chrétienne doit rappeler que l'utopie évangélique n'est pas une simple question d'Au-delà et elle doit provoquer les chrétiens à faire de l'Eglise un signe efficace de libération.

a) L'homme nouveau, la société nouvelle, le Royaume des Cieux, c'est à la fois du "déjà là" et du "à venir".

Le militantisme, c'est ce qui fait émerger le "déjà là"; c'est la lutte pour qu'aujourd'hui apparaisse plus vraie la possibilité d'un "à venir" encore plus intéressant.

Dans les tables-rondes présentées plus haut, on retrouve une constante: ce qu'on a fait avancer et ce qui reste à faire avancer est ce qui donne le souffle à l'engagement.

L'espérance décrite par ces militants est à la fois les réussites déjà atteintes qui deviennent le ressort de la lutte pour viser à d'autres réussites.

Il semble que cela rejoint bien le "déjà là" de l'Evangile: "Le Royaume de Dieu est parmi vous".

Les militants ouvriers chrétiens sont bâtisseurs d'une espérance vraie dans la mesure où ils recherchent des résultats qui sont pour eux et pour leurs camarades militants des points de relance pour d'autres réussites. En ce sens, la recherche d'efficacité est collée à l'espérance chrétienne.

Que des militants affirment que l'injustice, l'exploitation, etc., les soulèvent et les maintiennent dans la lutte, cela nous paraît aussi affirmer une espérance qu'il y a quelque chose qui doit et peut être changé dès maintenant. Pour les militants l'espérance, c'est au moins autant aujourd'hui que demain.

b) Les militants ouvriers, d'une façon générale, en ont pas mal gros sur le cœur au sujet de l'Eglise. On lui reproche d'avoir dit "toutes sortes de sornettes" et qu'elle "n'a jamais eu le courage" de dire les choses essentielles face aux problèmes de la société. En somme, les militants ouvriers en ont gros sur le cœur parce qu'ils intuitionnent que le message évangélique rencontre leurs idées, mais que l'Eglise se garde de le proclamer dans toute sa vigueur. En ce sens, elle n'est pas un lieu d'espérance pour eux, elle n'a aucune signification.

Citons quelques textes du Rapport Dumont qui rejoignent ce que nous avons dit:

La société nord-américaine véhicule une philosophie et des pratiques sociales marquées par une terrible incompréhension des plus faibles. Beaucoup de chrétiens à l'aise communient à cette agressivité latente dirigée contre ceux qui n'arrivent pas à se percer un trou au plafond. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter certaines conversations sur les nouvelles politiques de sécurité sociale. Ce scandale est aussi grave que celui des élites anciennes et nouvelles qui se battent pour le pouvoir au-dessus de la tête du petit peuple et souvent à son détriment. Contre-témoignage tragique, en effet, puisque c'est une exigence foncière de l'Evangile que de travailler à l'aménagement d'une société à partir du défi des plus démunis. Les exigences actuelles du développement contrastent avec la persistance d'une éthique individualiste chez bien des pasteurs et des chrétiens. Là est peut-être le plus grand obstacle pour la mission et la communauté dans leurs modalités proprement évangéliques. Celles-ci appellent un déplacement de nos pôles de sensibilité morale.

Les chrétiens de chez nous ne sont pas assez interpellés quant à leur solidarité évangélique avec les causes de libération et de promotion des plus démunis.

Des banlieues cossues s'édifient sans assumer leurs responsabilités vis-à-vis des ensembles urbains et régionaux. Des milliers de citoyens utilisent l'Etat comme une vache à lait intarissable, fraudent l'impôt et plient les institutions à leurs fins de promotion individuelle. De nombreux chrétiens ne se font-ils pas complices et même agents de ces revendications des plus forts, des plus représentés, de ceux qui se taillent constamment le gros morceau? Ces croyants sont-ils provoqués évangéliquement, dans leurs vrais comportements, sur leur propre terrain? Nos assemblées chrétiennes sont, au total, peu prophétiques, particulièrement dans les questions de genres de vie et de niveaux de vie, dans les incidentes spirituelles des modes et styles de vie. En combien de communautés chrétiennes, seuls les membres des classes moyennes risquent de se sentir à l'aise, parce que la parole et l'action ecclésiales sont surtout au service de consommateurs spirituels qui se comportent davantage comme des utilisateurs de religion que comme des agents évangéliques de la construction du Royaume de justice.

Cela étant dit, il faut tout de même reconnaître le militantisme réel chez certains chrétiens du monde ouvrier. Malheureusement, ces militants ont souvent le sentiment d'être assez marginaux dans l'Eglise.

Il y a donc un tournant décisif à prendre pour l'Eglise si elle veut être un signe efficace d'espérance et de libération. L'efficacité requiert de l'Eglise, comme du militant, une analyse courageuse des situations et l'identification des obstacles à la libération. Mais, encore là, les textes écrits ne suffiront jamais, si courageux soient-ils. Ce qui rendra le signe efficace, ce sera une cohérence quotidienne entre les déclarations et l'agir ecclésial. Autrement, on reprochera sans cesse à l'Eglise, de ménager la chèvre et le chou; ou finalement, de s'accommoder assez bien avec les situations, et dans la pratique, de ne pas être agent efficace de libération.

C'est au niveau de l'efficacité que l'Eglise sera jugée par le monde ouvrier. Efficacité de les libérer de ce qui les opprime, efficacité de rendre actuelle et concrète la parole de St. Paul: "C'est pour que vous viviez en hommes libres que le Christ vous a libérés".

Sur la mission de l'Eglise en monde ouvrier

Jean-Paul ST-AMAND

Des militants chrétiens engagés pour la promotion du monde ouvrier se sont regroupés en congrès et ont dégagé sept lignes de fond sur la mission de l'Eglise en monde ouvrier. Ces militants de base, regroupés dans le Mouvement des Travailleurs Chrétiens (M.T.C.), provenaient des villes de St-Hyacinthe, Sorel, Tracy, Granby, Iberville et Drummondville.

I — Lieu pour découvrir l'ensemble de la vie ouvrière

Parce que le M.T.C. s'adresse aux travailleurs engagés dans le monde ouvrier, le M.T.C. regroupe les militants pour voir la vie ouvrière. Ensemble les travailleurs avec la revision de vie peuvent découvrir *la réalité globale* de la vie du monde ouvrier. Le M.T.C. favorise aussi un *regard de profondeur* sur les obstacles à la libération du monde ouvrier et permet de *cerner les aspirations* fondamentales que l'ouvrier rencontre dans tous les secteurs de sa vie. Parfois ceux-ci découvrent aussi la *dimension internationale* des réalités ouvrières. Cette connaissance de la vie ouvrière, ils la découvrent *d'abord par leur engagement personnel* dans les projets et les luttes pour le monde ouvrier où ils sont insérés avec d'autres. D'où l'importance naturellement d'être impliqués pour et avec le monde ouvrier dans un engagement concret.

II — *Lieu de ressourcement et de soutien pour notre engagement*

Le M.T.C. est pour les militants *un lieu de ressourcement et de soutien de leur engagement*. Il stimule leurs engagements. Il les aide à réfléchir sur ce qu'ils vivent et sur ce qu'ils rencontrent comme difficulté. Il leur aide à améliorer la qualité dans les engagements. Il les relance avec une pensée ou *une vision chrétienne des événements*. En plus de se préoccuper des solutions qui sont apportées pour répondre aux problèmes des travailleurs, *il doit aussi* se préoccuper des solutions qui ne sont pas encore apportées sur un problème qu'ils ont découvert. Il aide à se faire un jugement sur la réalité ouvrière sans juger les personnes qui la vivent. Ce qui fait la différence surtout entre les autres organismes et le spécifique du M.T.C. est la *dimension chrétienne*.

III — *Lieu de découverte de Jésus-Christ et des lignes de fond de l'évangile en lien avec la vie*

Les militants de M.T.C. dans une revision de vie sont des "chercheurs de la vérité pour le bonheur des hommes". Jésus-Christ est venu nous dire d'aimer les autres et même nos ennemis. Et *la meilleure façon d'aimer les autres, c'est de s'engager* pour leur libération pour qu'ils soient des hommes "debout". Le M.T.C. permet avec sa méthode revision de vie de découvrir que les valeurs et les aspirations des travailleurs *sont en lien* avec l'évangile et trouvent une réponse en Jésus-Christ. Il nous amène à croire aux possibilités des gens parce que ceux-ci vivent des valeurs. La libération est possible aussi parce que Jésus-Christ est présent dans le cœur des hommes et dans les événements. Reconnaître et voir Jésus-Christ dans la vie nous amène à voir le Royaume qui se bâtit et qui avance souvent des petites choses. Et par conséquent, le M.T.C. devient un lieu où les militants *puisent leurs espérances* pour continuer leur engagement. Jésus-Christ pour les militants devient l'huile qui fait fonctionner le moteur (l'engagement) du travailleur. J'ajoute que c'est le M.T.C. qui doit faire le

graissage. Il est la mise au point sur notre vie et notre engagement à la lumière de l'Evangile.

IV — *Lieu qui aide les militants à être des chrétiens qui témoignent de leur foi et de leur espérance*

Le M.T.C. favorise une conversion qui déteint sur les autres. Le militant du M.T.C. devient une lumière de l'évangile qui brille dans son milieu. Son témoignage de Jésus-Christ se fait d'abord par le biais de son engagement *parce qu'il pose des actes* pour le monde ouvrier et Jésus-Christ. Ça se fait aussi quand *il parle de Jésus-Christ*. On a souvent peur d'en parler. La revision de vie vient aider à regarder la *qualité* du témoignage donné à un milieu.

V — *Le M.T.C. est l'Eglise en monde ouvrier*

- Quand quelqu'un bâtit une équipe de M.T.C., il bâtit l'Eglise en monde ouvrier.
- Il est difficile pour un militant qui est chrétien de découvrir Jésus-Christ dans sa vie, il va y arriver plus facilement avec d'autres.
- Le rôle du M.T.C., c'est la mission de l'Eglise.

VI — *Importance du M.T.C. pour le monde ouvrier*

Le M.T.C. est important à développer dans notre milieu à cause de tout ce qui a été dit précédemment. Ça revient à tous les militants du M.T.C. de se préoccuper du développement du mouvement dans leur milieu. Si c'est valable pour eux, c'est leur responsabilité de le faire vivre à d'autres. Il est important de développer le M.T.C. *auprès des gens vraiment engagés* en monde ouvrier. On doit porter une *attention particulière aux plus petits salariés*. Ce n'est pas facile d'amener d'autres personnes avec nous. Le recrutement est dur à faire. Il faut s'appliquer à être présent aux personnes qui en ont le plus

besoin. Développer le M.T.C., c'est aussi le consolider, le renforcer, faire en sorte de répondre aux objectifs du M.T.C. Il faut dépasser notre gêne d'en parler aux autres.

VII — *Des militants regroupés dans des équipes de M.T.C. vivent des valeurs particulières*

Le M.T.C. nous rend attentif aux gens. Il nous aide à comprendre les autres et à ne pas juger sur les apparences. Il nous amène à découvrir le sens de nos responsabilités. Il nous provoque à réfléchir sur notre vie et celle des autres. Il donne le souci de l'autre. Il nous provoque et nous aide à trouver des lieux d'engagements, à sortir de notre maison et à penser plus aux autres. Il permet de vivre la fraternité. Il favorise une confrontation avec d'autres personnes. Il aide à ne pas être enfermé sur soi et à découvrir qu'on n'est pas seul, à faire plus attention aux personnes et à les considérer davantage. Il aide à prendre des responsabilités. Il aide enfin à se remettre en question.

Si vous désirez aller plus loin dans la connaissance du Mouvement des Travailleurs Chrétiens et partager sa vision d'une Eglise présente au monde ouvrier, vous pouvez communiquer avec les responsables de votre région.

Vos commentaires sur ce communiqué seraient appréciés.

Jean-Paul ST-AMAND
450 rue Girouard
St-Hyacinthe, Qué.

Le courrier des lecteurs

L'Eglise devant le mouvement ouvrier

Nos religieux, religieuses, prêtres, évêques doivent aujourd'hui ici-bas faire connaître à la classe ouvrière sa mission. Il faut donner à la classe ouvrière une organisation, il faut donner à la classe ouvrière des chefs ouvriers. Il faut donner aux travailleurs une doctrine sur le travail, sur la vie, la famille, la classe ouvrière. Une doctrine positive; une doctrine qui fasse connaître aux travailleurs pourquoi ils sont sur la terre; une doctrine qui leur donne la fierté d'être des travailleurs, qui leur donne la force morale pour surmonter les difficultés de leur vie de travailleurs et qui leur donne le courage d'être des travailleurs.

Le plus grand danger pour l'Eglise n'est pas le communisme ni le socialisme; le plus grand danger pour l'Eglise est que la classe ouvrière ne connaît pas la doctrine de l'Eglise sur la mission ouvrière. C'est vrai, la classe ouvrière ne connaît pas sa mission divine.

Chaque travailleur, travailleuse, doit développer en lui la liberté, l'amitié, la vérité, le cœur, la dignité; il doit être respecté pour ainsi dire comme le Christ lui-même. Malheur aux chapeaux blancs, aux patrons dans les mines et les usines qui abusent des travailleurs de quelque manière que ce soit, comme de les pousser à bout dans leur travail. On oserait dire qu'ils abusent du Christ.

De même, la jeune fille dans la classe ouvrière a, elle aussi, une vocation divine, une mission divine à remplir et c'est pourquoi il faut la respecter. Quant à celui qui ne la respecte pas, comme dans les industries de couture et les magasins à rayons, il vaut mieux pour ces patrons qu'on leur attache une meule au cou et qu'on les jette au fond de la mer.

C'est le bon, le doux Seigneur qui parle ainsi, à cause de la dignité de la vocation divine dont chaque homme, chaque travailleur est revêtu ici-bas.

Serge Gagnon
J.O.C. de l'or blanc (amiante)

N.B. Serge Gagnon est un jeune travailleur du Cooprix de Thetford-Mines. Il est en action dans son milieu de travail et responsable régional de la J.O.C. Dans ce texte, il veut attirer l'attention sur un besoin précis des travailleurs: avoir une doctrine, sûre et stimulante, de l'Eglise sur les problèmes ouvriers. **Jean-Paul Asselin.**

Recensions

Idéologies de libération et message du salut. Quatrième Colloque du Cerdic, Strasbourg, 10-12 mai 1973. Adresse: CERDIC, Palais Universitaire, Place de l'Université, 67084 Strasbourg Cedex, France.

Ceux qui croient au ciel se retrouvent toujours plus nombreux dans les combats politiques en faveur de la justice sociale aux côtés de ceux qui n'y croient pas. Ils administrent ainsi la preuve, s'il en était encore besoin qu'une foi chrétienne authentique n'est pas synonyme d'évasion. Mais encore faudrait-il situer clairement la différence qui sépare les croyants des incroyants en gardant présent à l'esprit que si le Christ, s'identifiant aux plus pauvres, a demandé à ses disciples de nourrir les affamés, il a d'autre part formellement précisé que son royaume n'était pas de ce monde.

En choisissant pour thème de son quatrième colloque, "Idéologies de libération et message du salut", le Cerdic de l'université de Strasbourg aura contribué à mieux poser un problème aussi ardu qu'important, sans prétendre le résoudre.

La politisation des relations du travail. Département des relations industrielles de l'Université Laval. Les Presses de l'Université Laval, Québec 1973.

Tout déberdement des conflits hors de l'entreprise à l'occasion de la négociation collective, toute tentative de sensibilisation de l'opinion publique sur un conflit particulier, toute velléité de mobilisation collective des valeurs sur le fonctionnement inadéquat de certains mécanismes institutionnels sont perçus comme des phénomènes "politiques" et à forte résonnance plutôt péjorative dans l'opinion publique en général. Le phénomène de "politisation" qui a été traité à l'occasion du XXVIII^e Congrès des relations industrielles l'a été dans une perspective québécoise, c'est-à-dire en tenant compte avant tout des préoccupations et des changements qui nous sont propres.

La seconde évangélisation. Jacques Grand'Maison, tome II, volume 1 "Outils majeurs", volume 2 "Outils d'appoint", Editions Fides, collection "Héritage et projet".

Ce sera sans contredit un des événements marquants de l'année 1973 dans l'Eglise du Québec que la publication des œuvres de Jacques Grand'Maison. Depuis la parution du rapport Dumont sur les laïcs et l'Eglise, nous attendions une étude théologique et pastorale des postulats sous-jacents au Rapport. Après un premier tome sur les témoins,

l'auteur nous présente les outils de la seconde évangélisation. Beaucoup de ces outils ont été expérimentés dans divers milieux d'ici. Il a voulu les présenter dans un cadre cohérent de réflexion et d'action. Rarement on aura vu une Eglise être à pied-d'œuvre comme le nôtre pour entreprendre la seconde évangélisation; il ne nous manque plus que le courage de faire les ruptures nécessaires pour assurer la continuité de l'Evangile.

La liturgie familiale: histoire, théologie, pastorale. Pierre Dufresne, aux éditions Fides, 1973.

Ce livre propose aux familles un projet ambitieux: créer une liturgie familiale. Après une étude historique sur les formes de liturgie familiale, l'auteur réfléchit sur quelques données de base: mariage, famille, Eglise, sacerdoce baptismal, liturgie. Il propose enfin, à titre de suggestions, un ensemble de célébrations familiales pour les différents temps de l'année liturgique. Ecrit en un style simple, ce livre est abordable à la majorité. Il n'en demeure pas moins exigeant.

Le chrétien est-il un homme libre? La revue "Echanges", numéro 113. Abonnement chez Périodica, 7045 av. du Parc, Montréal 303.

Notre perpétuelle tentation est de nous référer à la loi pour justifier notre conduite; nous remplaçons les multiples prescriptions mosaïques par les innombrables décrets de l'Eglise; en définitive, c'est moins exigeant que de réajuster sans cesse sa conduite à l'unique commandement. La foi en la Parole du Christ, transmise par son Eglise au cœur d'une communauté d'hommes qui croient en Jésus fils du Père, est bien autre chose. Alors seulement le chrétien sera un homme en voie de libération.

EDITIONS MAME

Un certain Jésus qui est mort, mais que Paul dit être vivant, M.-D. Poinset, 198 pages, une centaine de photos.

La résurrection du Christ mise en question, Nicolas Iung, 164 pages.

Lettres à Yéou Wen, souvenirs de Chine, Marie-Ina Bergeron, 208 pages.

Annoncer Jésus-Christ aujourd'hui, S. Agouridis, A. Gaillard, R. Girault, Etudes œcuménique, 200 pages.

Dossiers de Vie ouvrière

"Le but de notre modeste revue reste le même: étudier sous tous ses aspects le problème ouvrier; chercher, avec tous ceux qui voudront nous donner leur collaboration, comment aider toujours plus efficacement les ouvriers, jeunes et adultes, hommes et femmes, qui militent dans les rangs de l'Action Catholique Ouvrière."

Janvier 1951, vol. I, p. 1

Depuis plus de vingt ans, sous les différents noms qu'elle a portés, la revue n'a cessé de mettre en valeur la vie du monde ouvrier. Par des témoignages, des expériences, des analyses de situation, nous espérons avoir contribué à éveiller des militants à un engagement au service de leur milieu. Depuis 1967, les articles ont pris forme de dossiers, dossiers de vie ouvrière. Ce nom nous semblait mieux définir actuellement la réalité de la revue et la fidélité à son projet initial.

Nous avons adopté une numérotation continue pour faciliter la référence. Afin d'indiquer que le nouveau nom ne change rien à la réalité déjà existante, le numéro de janvier 1974 porte la numérotation 81. Voici la liste des dossiers déjà parus.

- 1967 — (17) La résidence du prêtre en quartier
(18) Le prêtre dans une société en évolution
(19) Le monde des jeunes travailleurs
(20) Congrès mondial de l'apostolat des laïcs
- 1968 — (21) Pastorale familiale
(22) Face à la pauvreté
(23) L'homme au travail

- (24) Retour à la base
 - (25) Au service de l'Ecole
 - (26) Pastorale des loisirs
 - (27) Les religieuses et le ministère du salut
 - (28) Connaître la paroisse
 - (29) Espérance des pauvres
 - (30) Jeunesse travailleuse, peuple de Dieu
- 1969 —**
- (31) Le courage des options
 - (32) Contester quoi?
 - (33) Où va la famille?
 - (34) Vers plus d'humanité
 - (35) Mass-media et options pastorales
 - (36) Les jeunes travailleurs et leurs temps libres
 - (37) Le chrétien dans la ville
 - (38) Le prêtre, aujourd'hui et demain
 - (39) La parole est aux laïcs
 - (40) Animation sociale à Hull
- 1970 —**
- (41) Les nouveaux pouvoirs
 - (42) Pour une politique familiale
 - (43) Libération
 - (44) Une Eglise en recherche
 - (45) L'Eglise du monde ouvrier
 - (46) Ré-aménagement des paroisses urbaines
 - (47) Le journal d'un prêtre-ouvrier canadien
 - (48) Projets pour l'Eglise canadienne
 - (49) Vie et ministère des prêtres
 - (50) L'action libératrice
- 1971 —**
- (51) Vingt ans de fidélité au monde ouvrier
 - (52) Solidaires dans le développement
 - (53) La famille ouvrière
 - (54) Le chômage, un test de vérité
 - (55) Foi et culture ouvrière
 - (56) Missionnaire en milieu urbain
 - (57) Le vieillard dans notre société
 - (58) La violence des forts et celle des faibles
 - (59) Le courrier de Maurice Lefebvre
 - (60) Le rapport Dumont et le monde ouvrier

- 1972 — (61) Quand des ouvriers vivent l'Evangile
(62) Une Eglise engagée dans un monde qui se politise
(63) Nos syndicats ouvriers et le socialisme
(64) Pour un Front commun dans la lutte contre la pauvreté
(65) La J.O.C., conscience ouvrière des jeunes travailleurs
(66) Au service de la vie conjugale
(67) L'Eglise arrive en ville
(68) Actualité de l'Action catholique ouvrière
(69) Assistance sociale -vs- Solidarité ouvrière
(70) Argent, financement et types d'Eglise
- 1973 — (71) La femme dans la vie ouvrière
(72) La socialisation et le socialisme
(73) De qui suis-je solidaire?
(74) Rendre l'Ecole au monde ouvrier
(75) Devant les échecs du mariage
(76) Questionnement de la charité chrétienne
(77) Pour vaincre les inégalités sociales
(78) La santé, une question politique
(79) Marxiste et chrétien?
(80) Rupture et continuité dans l'Eglise

Tous ces dossiers sont encore disponibles au prix de 0.75 cents chacun.

Volume relié

Les dossiers de l'année 1973

Un volume de 664 pages: \$10.00



STEINBERG

Au service de la famille canadienne depuis 1917



OVERNITE EXPRESS LIMITED

Ottawa — Hull: 777-4301

Montréal — Toronto — Hamilton — Hawkesbury — Buckingham
— St-Jérôme — Maniwaki — Shawville — Pembroke
"LARGE OR SMALL WE HAUL IT ALL"

LE SALON DE BEAUTÉ POUR L'AUTO



G. LEBEAU Ltée

5940, rue Papineau
Montréal, Tél.: 273-8861

400 St-Vallier, Est
Québec, Tél.: 522-6816

1690, boul Labelle
Chomedey, Tél.: 688-2751

6270, Upper Lachine
Montréal, Tél.: 489-8221

405 ouest, Curé Poirier
Jacques-Cartier, Tél.: 677-9136

Toits — Housses — Nettoyage intérieur — Rembourage — Vitres

A. R. Wilson Limited

VENTILATING — HEATING — PLUMBING
VENTILATION — CHAUFFAGE — PLOMBERIE

270, ave. Dufferin
Sherbrooke, Qué.

Tél. 659-2509

**ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS**

Homages



Rimouski, Qué.

Tél.: 723-1212

F.-X. DROLET INC.

Atelier de mécanique et fonderie

QUÉBEC, 245, rue Du Pont Spécialité: ascenseurs
MONTRÉAL, 2111, boul. Henri-Bourassa est

Tél.: 522-5262
Tél.: 389-2258

BUREAU CHEF — HEAD OFFICE: 625, LAFONTAINE — RIVIÈRE-DU-LOUP



MONTRÉAL — QUÉBEC — ST-JEAN-PORT-JOLI — ST-PASCAL — RIVIÈRE-DU-LOUP
EDMUNSTON — ST. JOHN — MONCTON, N.B.

SYLVA BERGERON, *Prés.-fondateur*

Institut de Culture Personnelle du Québec Inc.

Cours: Initiation Relations Humaines

(Personnalité)

Bureau: 242 rue Lafayette, Ville de Laval

Tél.: 669-5357

Laboratoire DU-VAR Inc.

Manufacturier de cosmétiques et de parfumerie

NOUVELLE ADRESSE

1004 PORT-ROYAL EST

MONTRÉAL 358

Tél.: 388-8602

**B
E
R
N
A
R
D
I
N**

MAURICE	BERNARDIN
JEAN-LOUIS	BERNARDIN
PIERRE	BERNARDIN
RAYMOND	BERNARDIN
RENÉ	COUILLARD
CLAUDE	AUDREN



**I
N
S
U
R
A
N
C
E**

FRÈRES INC. ASSURANCES •

8000 ST. DENIS MONTREAL 327 — TEL.: 384-9200

DUSTBANE

MAISON CANADIENNE

Produits et matériaux
d'entretien des édifices

2560 Dalton
Parc Colbert
Ste. Foy
QUEBEC 12, Qué.
Tél.: 651-9830

2068, 55^e Avenue
DORVAL, Qué.
Tél.: 631-4526

Service moderne d'entretien
des immeubles
Contrats à forfait

4240, Côte de Liesse
MONTREAL 306, Qué.
Tél.: 735-4161

2556 Dalton
Parc Colbert
Ste. Foy
QUEBEC 12, Qué.
Tél.: 651-9515

**Ceux qui croient au ciel
se retrouvent toujours plus nombreux
dans les combats politiques
en faveur de la justice sociale
aux côtés de ceux qui n'y croient pas.
Ils administrent ainsi la preuve,
s'il en était encore besoin,
qu'une foi chrétienne authentique
n'est pas synonyme d'évasion.**

Idéologies de libération
et message du salut.
CERDIC